

Abonnez-vous!



L'auditoire

JOURNAL DES ÉTUDIANT-E-S DE LAUSANNE

Média de référence depuis 1982

Dossier

L'engrenage de la viande moderne

Interroger un système aussi aberrant que méconnu
page 3

Ex Cathedra

J.-B. Jeangène Vilmer
Les réponses du spécialiste européen d'éthique animale
page 4

Pol / Soc

Espagne
Le témoignage des étudiants et étudiantes du pays
page 11

Campus

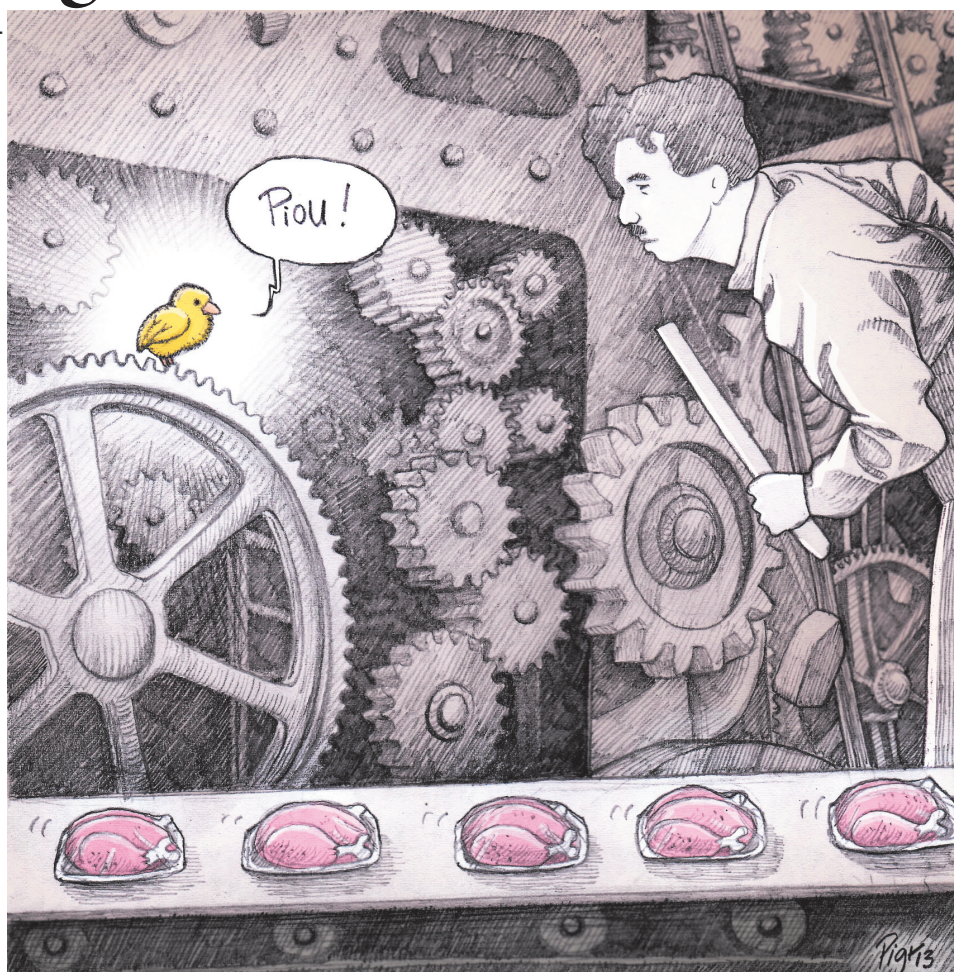
Heart Brain Project
L'histoire du cerveau qui valait un milliard
page 16

Sport

Nouvelle rubrique
Les sportifs trouveront enfin un intérêt à lire *L'auditoire*!
page 18

Culture

Béjart Ballet
Interview exclusive de Gill Roman
page 20





CAP ou pas CAP?

Tout fout l'camp. Au menu de ce dernier mois: le pape démissionne, le cardinal O'Brien aussi, Patrick Nordmann quitte *Vigousse*, l'ours *M13* est abattu, le web invente le *Harlem shake*, on découvre les lasagnes de bœuf au cheval, *L'auditoire* passe en caissettes, Vasella renonce à son indemnité de départ, Darius Rochebin enlève ses lunettes, un comique bouleverse les élections italiennes, Freysinger est élu et Stéphane Hessel est mort. Et tout cela en seulement 28 jours. Qu'est-ce que ç'aurait été si 2013 était une année bissextile... Dans cette série de catastrophes, il ne doit pas être difficile de trouver un sujet d'édito bien cinglant et brûlant d'actualité. Et si on parlait d'autre chose?

Retour à Dorigny

L'actualité étudiante n'est pas en reste. Tout étudiant fréquentant l'Anthropole aura remarqué les larges étendards aux slogans révoltés, que l'on croyait loin pour de bon lorsque la mobilisation de l'hiver 2009 avait tourné court. On peut les trouver géniaux ou ridicules. Toujours est-il qu'entre militantisme et désinformation, la réalité du combat de la Cafétéria autogérée permanente reste inconnue pour la plupart. Et pourtant, l'ensemble de la communauté estudiantine peut y trouver son intérêt.

La CAP, fondée il y a un peu plus de

vingt-cinq ans, a pour objectif de proposer aux étudiants et étudiantes un lieu de partage et de rencontre, ainsi qu'une alternative aux cafétérias privées du campus en leur permettant de cuisiner eux-mêmes leur repas. Les problèmes commencent au semestre passé, lorsque le contrôleur cantonal des denrées alimentaires dénonce la CAP à la direction de l'Unil pour non-respect des normes d'hygiène et vente de nourriture et boissons sans patente. S'en suivent de houleuses communications entre la direction et le collectif de la CAP, lors desquelles les incompréhensions et les malentendus ont été nombreux, amenant des prises de décisions extrêmes des deux côtés.

Entre militantisme et désinformation

L'Unil décide de changer les serrures et de fermer l'endroit, et ce en pleine session d'examen (comme par hasard). Peu après, les portes sont dévissées et cachées, et les serrures encollées (un acte qui n'est pas du ressort de la CAP, selon ses représentants). Finalement le dialogue est rétabli et une date de rencontre choisie. A l'issue de celle-ci, il apparaît probable que le lieu sera en mesure de rouvrir prochainement, à condition

de ne pas cuisiner sur place. En revanche, réchauffer de la nourriture préparée ailleurs (par exemple à l'Aumônerie) sera possible.

Le collectif de la CAP s'engage alors à accepter des travaux au sein de son lieu pour le rendre conforme aux normes, voire à y participer financièrement en faisant des demandes de fonds. Il précise également qu'il n'y a pas d'échange d'argent contre de la nourriture ou des boissons, mais seulement des dons aux associations qui y organisent des événements, ou au collectif lui-même.

L'affaire est à suivre. Au final, les problèmes de communication sont surtout liés à la confrontation de deux modes de fonctionnement totalement différents: le collectif d'un lieu autogéré, et donc sans «responsable», face à la direction hiérarchisée d'une institution établie telle que l'université. Espérons que chacun saura atteindre l'ouverture d'esprit nécessaire au dialogue entre deux entités hétérogènes, et que celui-ci aboutisse à la renaissance de l'un des rares lieux de vie du campus totalement dédié au plaisir des étudiants et non investi par une entreprise privée... •

Séverine Chave

Sommaire

COMITÉ DE REDACTION	
REDACTION EN CHEF	SEVERINE CHAVE, BRIAN FAYRE
DOSSIER	ALINE FUCHS
CAMPUS	QUENTIN TONNERRE
POLITIQUE - SOCIÉTÉ	MAXIME FILLIAU
FAE	JULIEN BOCOQUET
CULTURE	CELINE BRICHET
PHOTO	CELINE BRICHET
GRAPHISME	JULIE COLLET

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO	
BRIAN FAYRE, SEVERINE CHAVE, CELINE BRICHET, JULIEN BOCOQUET, VALÉNTINE ZENKER, QUENTIN TONNERRE, ALICIA GAUDARD, ALINE FUCHS, CRISTINA EBERHARD, ERIC GIRODET, MAXIME MELLINA, MAXIME FILLIAU, SAMUEL ESTIER, MELANIE GLAYRE, ETIENNE KOCHER, MATTEO GORGONI, JULIE COLLET, DELPHINE GASCHÉ, CORALINE KAMPF, LUCILE TONNERRE, ALEXIS RIME, JEANNE GUYE, VALÉRIE VUILLE, FABIEN DARVEY, SARAH SIDMAN, ANTOINE ZONG-NABA, KEVIN BUTHEY	
MAQUETTE	MARC AUGIET
SECRÉTAIRE ADMINISTRATIF ET COMPTABLE	PIERRE-ALAIN BLANC
IMPRIMERIE	IMPRIMERIE SAINT PAUL

REMERCIEMENTS	
JUDITH POUR SES CONSEILS AVISÉS, MONSIEUR DELAVALLEE POUR SES BOUTEILLES D'EAU, MONSIEUR MEYLAN POUR LES AUTOCOLLANTS, VELOCITE, JACOTON EN MILIEU CLOS, SANS AERATION, ERIC - L'UNIQUE MANUEL DE L'EQUIPE, GREGOIRE POUR SA DISPONIBILITE, MONSIEUR CORRUCHAGA POUR LES CAISSETTES, ET MONSIEUR JACK DANIELS...	
L'AUDITOIRE	
N° 213	BUREAU 149, BÂTIMENT INTERNEF
1015 LAUSANNE	
T 021 692 25 90 - F 021 692 25 92	
EDITEUR FAE	
E.AUDITOIRE@UNIL.CH	
WWW.AUDITOIRE.CH	
PARUTION 6 FOIS L'AN	

Dossier	page 03
Ex cathedra	page 04
Politique / Société	page 11
FAE	page 14
Campus	page 16
Sport	page 18
Agenda	page 19
Culture	page 20
Chien méchant	page 24



Réveillons-nous

Consommation et exploitation animale: bien avant le scandale des lasagnes au cheval, L'auditoire avait décidé de décortiquer le sujet. L'actualité nous donne raison.

Depuis quelques mois, des membres de la rédaction ont entamé un large processus de réflexion autour de la question animale. Au fur et à mesure, la compassion et le sentiment ont accueilli, à leurs côtés, des arguments de raison et de justice. Et plus l'enquête avançait, plus la gravité du problème s'avérait évidente.

Un tapage à l'avenir incertain

Si les récents événements nous placent au cœur de l'actualité, il serait un peu rapide de s'en réjouir. Certes les scandales font éclater une réalité sordide, mais bien inspiré celui qui prédira l'issue de l'affaire.

Un débat actuellement partiel et limité

Mettant l'accent sur les préoccupations sanitaires, l'opinion publique tend le fer pour se faire battre. On imagine sans peine l'industrie agro-alimentaire profiter de l'esclandre pour redorer son image: prendre des mesures de surface, laver les soupçons sanitaires et instaurer un circuit soi-disant plus «sûr», plus «propre» - une citadelle inatteignable en somme. Les consommateurs et consommatrices pourront alors, en toute bonne conscience, acheter leur bidoche avec une ferveur nouvelle.

Ne pas manquer l'essentiel

L'auditoire entend décentrer un débat qui est actuellement partiel et limité. L'important n'est pas de savoir s'il y a bien du bœuf ou du cheval dans nos plats préparés, c'est l'entièreté de la production et de la consommation qui doit être repensée.

Comment en est-on arrivé là? Au lieu de rejeter en bloc l'industrialisation alimentaire,



Image extraite du film *Derrière les portes*, documentaire de Kate Amiguet sur les élevages et abattoirs suisses.

questionnons sa nécessité passée et son fonctionnement actuel qu'il s'agit de rénover profondément (p.6). Ce retour sur l'histoire de la production doit permettre de mettre en perspective les conditions actuelles d'élevage et d'abattage, largement méconnues et qui restent un tabou à désamorcer (p. 8). D'ailleurs, si l'on parle sans cesse du bien-être et de la santé des consommateurs, le débat occulte un peu vite la relation entre l'homme et l'animal (p. 7). Pensons ce dernier dans sa vie propre, et non comme un simple aliment - un destin qui lui est aujourd'hui malheureusement inéluctable.

Éviter les écueils

Lorsqu'on aborde le sujet de la consommation de viande et, plus généralement, du rapport aux animaux, on se confronte souvent à des réticences non forcément mal intentionnées. Argument barrage fréquemment invoqué: «Je suis d'accord que ce qu'on leur fait est dégueulasse, mais ce qui me choque vraiment ce sont les gens qui crèvent de faim.» A-t-on jamais présumé le contraire? D'abord,

se préoccuper des uns n'implique aucunement l'oubli des autres, il ne s'agit pas de hiérarchiser des priorités. En quoi réfléchir à deux fois avant d'acheter un steak au supermarché m'empêcherait de m'impliquer au sein d'autres causes?

Ne pensons pas l'animal comme un simple aliment

Par ailleurs, on se rend très vite compte que tout est lié: nos modes de consommation ne sont pas sans conséquences à l'échelle mondiale, et les diverses problématiques questionnent de manière égale notre rapport à la nature et plus généralement à la vie. •

Aline Fuchs

NOLWENN

Parlons peu, parlons clair.

Tél. 0901 777 177

(Fr. 3.15/min depuis une ligne fixe)

Consultation voyance

«On n'enlève rien à l'homme en

Entretien avec Jean-Baptiste

Docteur en sciences politiques et en philosophie, juriste, maître de conférence en relations internationales au département de la Faculté de droit de McGill University (Canada), Jean-Baptiste Jeangène Vilmer travaille dans divers domaines. L'auditoire l'a interrogé.

Vous qui travaillez dans différents domaines, dans quelle mesure opérez-vous une échelle de valeurs?

Je n'ai pas d'échelle de valeurs qui, reposant sur l'axiome de la supériorité de l'être humain, dirait que les problèmes éthiques concernant les humains sont forcément plus importants que ceux concernant les autres animaux. Les problèmes sont graves en fonction des intérêts qu'ils briment, et non de la valeur qu'on accorde arbitrairement à certaines catégories d'êtres. Une grande partie de ceux qui ont l'impression d'avoir une échelle de valeurs accordant toujours la priorité aux humains reconnaîtraient qu'il est pourtant plus grave de torturer un chat en lui arrachant ses membres un par un que d'empêcher un adolescent d'écouter son disque préféré pendant 24 heures. Car l'intérêt à ne pas souffrir semble plus important que l'intérêt à éprouver du plaisir auditif. De la même manière, l'intérêt d'une vache à ne pas souffrir une vie d'élevage industriel et une mort plus lente que qu'on veut bien le reconnaître me semble plus important que l'intérêt humain à éprouver du plaisir gustatif.

Considérer la gravité des dommages que l'on cause

On peut donc s'intéresser à l'éthique animale et décider de ne plus consommer de viande ni de produits animaux sans jamais opposer l'humain aux autres animaux, en considérant seulement la gravité des dommages que nos actions causent, indépendamment des catégories (humain/animal) auxquelles appartiennent les êtres à qui ces dommages sont causés.



Comment percevez-vous l'évolution des préoccupations relatives à notre rapport aux animaux? Sont-elles plus prégnantes et plus répandues aujourd'hui?

L'éthique animale s'est considérablement développée au XXe siècle, essentiellement en réaction à l'élevage industriel, qui considère les animaux comme des objets comme les autres – on produit de la viande comme on produit des voitures – ou eux-mêmes des machines à produire (comme les vaches qui transforment

de l'herbe en lait). L'indignation croissante de la population, de plus en plus au courant de ces pratiques (grâce notamment aux associations et, plus récemment, à internet), en même temps que le progrès naturel de la réflexion sur un sujet déjà travaillé depuis 2500 ans, ont permis cette accélération. Prise de conscience sincère pour certains, effet de mode pour d'autres, le fait est que le végétarisme, par exemple, ne cesse de croître dans les démocraties libérales – même si certains

pays (latins) sont plus en retard que d'autres (anglo-saxons), pour des raisons à la fois philosophiques, culturelles et politiques.

Le problème est que cette évolution, lente mais inexorable, est contrebalancée à l'échelle mondiale par l'explosion de la demande de viande et de produits animaux dans les pays dits «émergents», comme la Chine (plutôt «réémergente»), l'Inde, le Brésil ou l'Afrique du Sud, par exemple.

Au travers de vos différentes publications, il est difficile de déterminer si vous êtes végétarien ou non. Cherchez-vous à éviter un militantisme qui risquerait de décrédibiliser votre propos?

J'ai longtemps refusé de répondre à cette question du végétarisme pour cette raison, pour insister sur le fait que l'important n'est pas de «devenir» ce que vous pensez ne pas être («devenir» végétarien semble changer l'identité et donc pourrait faire peur à certains), mais de minimiser les dommages causés aux autres animaux. De ce point de vue, je pense qu'on a plus de chances de convaincre la majorité de la population de diviser par deux sa consommation de viande plutôt que de «devenir» végétarienne ou végan. Et on sauve plus d'animaux si, en un mois, ceux qui mangent de la viande en mangent deux fois moins que si le pays compte dix végétariens de plus. Le message de la réduction de la consommation de viande me semble donc plus efficace que celui de son abolition.

Mon régime personnel fait preuve du même pragmatisme. D'abord végétarien strict depuis 2005, depuis que je préparais mon premier livre sur l'éthique animale (PUF, 2008) et que j'ai été convaincu par les arguments



protégeant d'avantage les animaux»

Jeangène Vilmer

ment des War Studies du King's College à Londres, chercheur en droit international au Centre for Human Rights and Legal Studies. Il reste également la référence européenne en matière d'éthique animale, c'est surtout sur ce dernier objet que

de Peter Singer, il m'est ensuite arrivé, dans des situations exceptionnelles, en voyage par exemple, de faire des exceptions.

Manger ce que l'on se sent capable de tuer?

Et, plus récemment, j'ai compris que j'appliquais la règle intuitive selon laquelle je mange ce que je me sens capable de tuer moi-même : des crevettes, par exemple, mais pas un cochon. Ce qui m'intéresse n'est pas la conformité à une «pureté» végétarienne, mais la réduction des dommages causés aux êtres capables d'avoir des intérêts.

Peter Singer, entre autres, réalise un parallèle entre libération animale et libération des femmes ou des esclaves. Que pensez-vous de cette comparaison que certains trouvent choquante?

Le parallèle est légitime dans une certaine mesure puisqu'il met en évidence une même logique d'extension du cercle de la considération morale (c'est-à-dire de l'ensemble des êtres que l'on considère comme étant dignes de considération morale), qu'on peut considérer comme un progrès. Comme Peter Singer, je pense que cet élargissement ne devrait pas s'arrêter à la frontière de l'espèce humaine et qu'il n'y a aucune raison de ne pas intégrer dans ce cercle tous les êtres ayant des intérêts, y compris d'autres animaux.

Je suis en revanche moins optimiste que lui sur notre capacité à le faire et je pense que le parallèle entre libération animale et abolition de l'esclavage n'est pas «choquant» mais fonctionne mal, pour au moins deux

raisons. D'une part, les esclaves et les femmes ont participé à leur libération, parce qu'ils avaient les moyens (cognitifs, linguistiques, sociaux) de le faire, tandis que nous ne pouvons pas attendre des animaux qu'ils participent à la leur. D'autre part, si les esclaves étaient traités comme le sont encore les animaux, c'est précisément parce qu'ils étaient considérés comme des animaux non humains. Et l'esclavage a pu être aboli parce que l'on a finalement accepté le fait qu'ils n'étaient pas des animaux non humains. C'est donc en l'occurrence l'appartenance à une espèce, le spécisme, la préférence pour les siens, qui a permis l'abolition de l'esclavage, au nom d'une communauté humaine.

Personnalité n'est pas synonyme d'humanité

Dans quelle mesure la question du «droit des animaux» est-elle pertinente selon vous?

Il faut d'abord préciser que ce qu'on pourrait appeler le droit animalier (l'étude du statut juridique des animaux dans le droit positif) est une spécialité différente de l'éthique animale (qui relève, elle, de la philosophie), même si l'éthique inspire le droit. Les juristes qui s'intéressent à ces questions sont confrontés à une question délicate.

A l'heure actuelle, dans le Code civil, les animaux sont considérés comme des biens, des *res propria*, c'est-à-dire des choses dont on peut se rendre propriétaire, comme une voiture ou une chaise. Mais, en même temps, certains d'entre eux (les domestiques, pas les sauvages, et c'est un autre problème) sont aussi

protégés comme des quasi-sujets dans le Code pénal, qui criminalise les actes de cruauté à leur égard – alors qu'on ne le fait pas pour les voitures ou les chaises. Leur statut est donc paradoxal, voire contradictoire, et la question à laquelle doivent répondre les juristes est simplement celle-ci : les animaux sont-ils des biens ou des personnes?

Je pense qu'en tout cas certains animaux peuvent être considérés comme des personnes, car contrairement à un préjugé répandu la personnalité n'est pas synonyme de l'humanité. Le débat sur la personnalité juridique des animaux n'est d'ailleurs pas récent puisqu'il avait déjà lieu au XIXe siècle. Aujourd'hui, il faut remettre à plat le statut juridique des animaux, et sans doute créer une

troisième catégorie, ni biens ni personnes au sens où on l'entend habituellement (c'est-à-dire au sens de personnes humaines). Mais ce projet de réforme suscite déjà les plus vives oppositions de la part des lobbies de l'exploitation animale et des humanistes, qui y voient un crime de lèse-humanité. On n'enlève pourtant rien à l'homme en protégeant davantage les animaux. Au contraire, on le rend plus «humain». •

La rédaction



Pistes bibliographiques:

- U. Sinclair, *La jungle*, 1906.

Roman naturaliste en forme de dénonciation se déroulant en plein cœur du quartier des abattoirs à Chicago.

- P. Singer, *La libération animale*, 1975.

Ouvrage fondateur du mouvement de libération animale, s'articulant autour d'une réflexion éthique d'abolition graduelle de toute utilisation de l'animal.

- F. Nicolino, *Bidoche*, 2009.

Récit documenté et corsif du développement d'une certaine idée productiviste de l'animal.

- J. S. Foer, *Faut-il manger les animaux*, 2011.

Entre roman et essai, agréable à lire et bourré d'informations et de statistiques très précises; le plus engagé, peut-être, mais qui fait réfléchir.

- J.-B. J. Vilmer,

Anthologie d'éthique animale, 2011.

Recueil de citations de penseurs ayant réfléchi à notre rapport à l'animal, de l'Antiquité à nos jours.

L'éthique animale. 2011.

Précis synthétique offrant un panorama clair des différents courants de l'éthique animale.

- S. Mouret, *Elever et tuer des animaux*, 2012.

Prix le Monde de la recherche universitaire, enquête fouillée du monde de l'élevage porcin, coincé entre productivisme et respect animal.

- A. Caron, *No Steak*, 2013.

Large enquête récente permettant au néophyte de découvrir l'essentiel.

Une bidoche sans saveur

Ou une petite histoire de la production

Manger de la viande est un acte qui a un sens et une histoire. Dans notre monde capitaliste, il serait ainsi un peu simpliste d'occulter le lien étroit entre manière de consommer et manière de produire. A l'heure des lasagnes surgelées de bœuf au cheval, penchons-nous sur l'évolution de notre rapport à la «bidoche».

Dès le XVII^e siècle, l'histoire de la production de viande, et plus généralement de la production agricole, devient celle d'une lutte contre la nature. En ce siècle où les sciences conquièrent le champ de la connaissance, il apparaît possible d'appréhender ce qui était jusqu'alors une Création au travers du prisme de lois mécaniques. C'est le temps de la première révolution agricole dans les pays protestants du nord qui adoptent l'assolement continu (abandon de la jachère); c'est aussi l'avènement de la théorie cartésienne de l'animal-machine. Dès lors, l'animal n'est plus une créature qui a un devenir, elle ne souffre pas. Cette pensée fertilisera à sa suite une idée productiviste de l'animal qui, basée sur des considérations zootechniques, pourra finalement réaliser ses potentialités dans la Disassembly Line.

Welcome to Chicago, Porcopolis
Chicago, nœud ferroviaire, voit s'accroître dès 1848 la présence de pâtures le long de ses voies, les Yards. Le développement exponentiel de l'industrie de la viande décide un consortium de neuf entreprises de chemin de fer à fonder en 1865: la Union Stock Yards. C'est le début d'une des grandes innovations modernes: de tout le pays, les animaux arrivent plus ou moins vivants et repartent en morceaux, le tout en train et à destination de tous les Etats-Unis.

Travail à la chaîne, spécialisation et rationalisation

En 1900, près de 80% de la viande consommée dans le pays sont produits dans les abattoirs de Chicago.

Plus de 25'000 travailleurs, la plupart issus des vagues successives d'immigration en provenance d'Europe, sont nécessaires pour faire fonctionner cette gigantesque machine. Les abattoirs ne font pas couler que le sang des bêtes, ils anéantissent aussi l'homme. *La Jungle* d'Upton Sinclair (1906) – roman naturaliste où le sang a remplacé la houille – raconte la désolation de ces lieux d'où rien de vivant ne ressort: cadence folle imposée par la chaîne de production, accidents, déshumanisation, désensibilisation...



Une belle journée à Porcopolis

En d'autres termes: travail à la chaîne, spécialisation et rationalisation. Un employé de John Ford ne s'y trompera pas: «If they can kill pigs and cows that way, we can build cars that way». Car oui, la Disassembly Line a précédé l'Assembly Line; on a démonté des animaux avant de monter des voitures; le porc a précédé Ford et on a aujourd'hui un lien affectif plus fort avec sa voiture qu'avec un cochon. Bienvenue dans la nouvelle ère de la consommation.

L'après-guerre

En France, l'Institut national de la recherche agronomique (INRA) est fondé en 1946. Son objectif est clair:

«nourrir le pays». Ce constat est généralisable à une Europe exsangue qui, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, s'apparente à un vaste champ de ruines. Le plan Marshall et la reconstruction font découvrir aux européens le *way of consuming* américain.

On a démonté des animaux avant de monter des voitures

Une nouvelle ère s'ouvre. Mais il y a un hic, souvenez-vous de *La Grande vadrouille* et de l'état des campagnes françaises de l'époque, et rendez-vous compte de leur incompatibilité avec ce nouveau mode de consommation. Une révolution doit donc s'opérer, sur le modèle américain.

La mal nommée «révolution verte»

Motorisation, engrais et pesticide; productivisme, rendement et antibiotiques, la voilà la révolution «verte». En ces années 1960, les techniciens de l'INRA et les politiques de la France gaulienne avancent main dans la main. De cette union naissent les lois d'orientation agricole, la loi sur l'élevage et, au niveau européen, la Politique agricole commune. Le but? améliorer le rendement. En matière d'élevage, il s'agit de rendre moins coûteux le transformateur animal qui, aujourd'hui encore, utilise 7 kg de céréales pour 1 kg de viande. Raymond Février – alors patron de l'INRA – peut ainsi affirmer en 1970 que «le bovin devient ce que l'on espérait, [...] une machine à fabriquer un produit de grande consommation, la viande». Pour ce faire, on passe «d'un état de paysan au métier d'agriculteur», comme le souligne Sébastien Mouret dans son ouvrage *Elever et tuer des animaux* (2012). Pour

Février, il devient possible «de décider à quel moment devra avoir lieu la mise-bas, de préférence la journée, pas pendant les vacances, pas pendant les week-ends, pas pendant les ponts [...] Cela deviendra un métier qui n'aura pas plus de servitude qu'un autre métier.»

Situation paradoxale que la nôtre. Alors que – comme l'affirme Dominique Bourg, professeur en géosciences à l'Unil – «le *trend* actuel d'une alimentation carnée croissante pour la plupart des gens n'est pas tenable», l'industrialisation a permis dans le même temps une baisse du prix de l'alimentation de 75% entre la fin des années 1950 et la fin du XX^e siècle; une baisse «sans laquelle ni vous ni moi ne serions à l'université». Mais cette baisse des prix a un coût: «Réduite à l'état de matière anonyme, produite en masse, la viande a peu à peu perdu son «origine animale» sous l'effet de l'industrialisation».

«La viande a peu à peu perdu son 'origine animale' sous l'effet de l'industrialisation»

Comme le note M. Fardel, du Syndicat vaudois des éleveurs: «Au milieu de toutes nos dépenses gadget, on cherche à déboursier toujours moins pour la nourriture. On attend du consommateur qu'il se reprenne en main.» •

Brian Favre



L'éthique animale, entre raison et sentiments

Que ce soit pour sauver la planète ou la santé de ceux qui en mangent, le problème de la consommation carnée est généralement étudiée du point de vue de l'être humain. La philosophie, au travers de l'éthique animale, s'est, elle, intéressée à la relation entre hommes et animaux. Petit tour d'horizon d'un domaine de recherche aussi vaste que complexe.

L'*Anthologie d'éthique animale*, publiée en 2011 par Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, rassemble les textes de divers auteurs d'Ovide à Michel Onfray, en passant par Plutarque, Montaigne, Rousseau, Zola, et bien d'autres encore. Preuve que le questionnement sur le rapport que les hommes entretiennent – ou devraient entretenir – avec les animaux ne date pas d'hier. Mais c'est relativement récemment que l'éthique animale est devenue un domaine de recherche à part entière.

Souffrances et raisons

Le XXe siècle a opéré une véritable révolution copernicienne au sein de l'éthique animale, en établissant la

capacité à souffrir comme critère de considération morale à la place de la raison. Les animaux ont alors obtenu le statut de «patient moral»: les actes qu'ils subissent peuvent faire l'objet d'une évaluation morale. En effet, les critères définissant le patient moral ont longtemps été confondus avec ceux que l'on disait établir le «propre de l'homme»: par exemple la raison ou la conscience de soi. Si la souffrance devient un critère suffisant de considération morale, il est dès lors incohérent et injuste de tolérer chez l'animal une douleur qui serait intolérable chez l'homme, et ce en vertu du «principe de justice»: les cas similaires doivent être traités de manière similaire.

Cette vision est principalement défendue par les utilitaristes, Peter Singer en tête.

La barrière de l'espèce

D'un autre côté, l'apport de Darwin a révolutionné la vision des espèces. En établissant que la différence entre les animaux humains et non humains était de degré, et non de nature, il a démontré l'existence d'un continuum biologique entre hommes et animaux. Dès lors, pourquoi ne pas imaginer un continuum *moral*? Dans cette perspective, rien ne justifie la supériorité des intérêts et des vies des animaux humains sur les autres. La notion de «dignité humaine», si chère aux humanistes, n'a plus tellement de raison d'être – et c'est ce qui dérange. Une telle suprématie relèverait alors du pur «spécisme»; un terme forgé par analogie avec «racisme» ou «sexisme», et désignant une discrimination selon l'espèce. Celle-ci ne concerne pas uniquement l'opposition humains/ animaux, mais également les échelles opérées entre les espèces. Gary Francione parle de «schizophrénie morale» pour évoquer la coupure avec le réel que nous opérons lorsque nous dégustons un poulet rôti en gratouillant notre labrador.

Une différence de degré, non de nature

Souvent, l'on tente de justifier le spécisme par le fait que l'on ressent naturellement de l'empathie pour nos proches, ou plus largement «les nôtres» (on préfère un ami à un inconnu, un humain à un animal). Cependant cette théorie est condamnable dans le cas de la race (il est difficile de justifier que l'on préfère un Blanc à un Noir en raison de notre propre couleur de peau), alors



Raison et sentiment

Les quelques points abordés dans cet article sont majoritairement issus de l'approche dite «par la justice». Celle-ci se distingue de l'approche «par la compassion». Les deux ont souvent été amalgamées, et les raileries à propos du sentimentalisme des «amis des bêtes» ont souvent amené à une dépréciation des défenseurs des animaux en général. Pourtant, l'approche par la justice, rationnelle et logique, cherche à se distancier de «l'amour des animaux» (par ailleurs souvent spé- ciste), pour se rapprocher de l'amour de la justice... •

pourquoi pas dans celui de l'espèce? Le spécisme dit «indirect» prétend, lui, avoir une considération particulière pour les humains en raison de leurs capacités propres, et non de leur espèce. Pourtant, cela relève également du spécisme, certaines capacités étant partagées par les animaux, et d'autres n'étant pas communes à tous les humains. C'est l'argument des «cas marginaux»: les enfants, les handicapés mentaux, les séniles sont parfois moins développés intellectuellement que certains animaux. Dès lors, soit l'on décide que la performance intellectuelle ne doit pas déterminer s'il est légitime ou non d'infliger de la souffrance (il est donc illégitime de faire souffrir un animal); soit on décide que ce n'est pas un critère (et l'on peut légitimement infliger de la souffrance aux enfants et aux handicapés). •

Séverine Chave



Entre abolitionniste et welfarisme

Parmi les théoriciens s'intéressant à l'éthique animale, certains se revendiquent comme «anti-spécistes». La plupart militent dès lors pour une abolition pure et simple de l'exploitation animale dans son ensemble, la jugeant rationnellement injustifiable. Ce sont souvent eux – les «abolitionnistes» – qui recourent à l'analogie avec l'esclavage. Si celle-ci semble légitime – les mêmes termes se retrouvent pour justifier l'exploitation dans la bouche des éleveurs et des esclavagistes, et les moyens de contention sont semblables (entassement, marquage au fer rouge, etc.) – il est intéressant de se demander ce qu'elle apporte. Car, outre le fait que les espèces sont biologiquement fondées alors que les races résultent d'une croyance, c'est justement le spécisme qui a permis la libération des esclaves: considérés comme des animaux, ils sont devenus égaux des hommes lorsque ceux-ci se sont rendu compte qu'ils

appartenaient à la même espèce. La libération animale passerait donc par l'appartenance commune à un groupe plus large: les êtres vivants sensibles. Un autre champ de l'éthique animale, le *welfarisme* (issu de *welfare*, le bien-être), ne remet pas en question l'exploitation même, mais vise à améliorer les conditions de détention des animaux et leur bien-être en général. Il s'oppose à une souffrance «inutile»; ce qui présuppose qu'il existe une souffrance «utile», nécessaire, et donc justifiable. Certains abolitionnistes intègrent le *welfarisme* dans une idée de gradualisation vers l'abolition, partant du principe que les mentalités ne peuvent changer du jour au lendemain. D'autres le rejettent, arguant qu'améliorer les conditions participe justement à la prolongation de l'exploitation. •

La condition animale: vivre peu, mourir vite, nourrir beaucoup

Penser le bien-être animal, c'est souvent le faire au travers du prisme de l'homme. Se pencher sur ces vies qui nous servent, ce n'est donc peut-être qu'un juste retour des choses.

Il y a les animaux de rente, les animaux domestiques et les animaux familiers. Au centre, il y a l'Homme. Il est la mesure de cette classification. A ses côtés, lui tenant compagnie, il y a les animaux familiers; viennent ensuite les animaux domestiques qui gravitent dans son giron; et pour finir, souvent soustrait à son regard, il y a les animaux de rente. Poules, porcs et bovins, aux marges de notre sensibilité, nous servent pourtant admirablement, jusque dans la mort.

De véritables vaches à lait

L'élevage en batterie est interdit. Mais les poules, enfermées la plupart du temps dans des hangars, se mutilent du fait de l'entassement. Pour éviter cela, on sectionne, sans anesthésie, le bec des poussins. Question d'humanité. Les cochons sont la plupart du temps encore gardés sur des caillebotis en béton. Le lisier, à quelques centimètres sous le plancher, dégage de l'ammoniac qui leur brûle les yeux et la peau. Une vache ne donne du lait que si elle a un veau. Le cycle d'insémination est incessant. Il faut entre 8 et 10 vêlages à une vache avant d'être usée et envoyée à la boucherie. Le veau est tout de suite emmené pour ne pas qu'il tète le lait destiné à notre consommation. La viande blanche du veau est obtenue par son maintien dans une quasi-anémie. Son alimentation est dépourvue de fer, il doit bouger le moins possible afin de prévenir le développement musculaire qui risquerait de colorer la viande. Ces dommages collatéraux de l'élevage intensif constituent une (courte) vie de souffrance pour laquelle l'abattoir apparaît comme une délivrance. Kate Amiguet, réalisatrice du documentaire suisse de terrain *Derrière les portes*, l'affirme: «Les conditions d'élevage sont indéniablement pires que les conditions

d'abattage. Au moins l'abattage, transport compris, ne représente en Suisse qu'une demi à une journée».

Le bout du tunnel

«Les ouvriers continuaient ce qu'ils avaient à faire. Ni les vociférations des bêtes ni les pleurs humains ne les troublaient. Ils accrochaient les cochons un par un, puis, d'un coup de lame rapide, les égorgeaient. Au fur et à mesure de la progression

des animaux (SVPA) pendant 58 ans, ce vétérinaire au parcours atypique a de plus dirigé les anciens abattoirs de Malley de 1951 à 1986.

Dès ses études vétérinaires à Berne, Samuel Debrot regarde la réalité en face. Tenté de détourner la tête comme ses camarades lors des cours pratiques en abattoir, celui-ci se ravise: «Imbécile, regarde plutôt si c'est bien fait!» En tant que directeur des abattoirs de Malley, il n'aura



Abattoir suisse, extrait du film *Derrière les portes*.

des bêtes, les cris diminuaient en même temps que le sang et la vie s'échappaient de leur corps. Enfin, après un dernier spasme, elles disparaissaient dans une gerbe d'éclaboussures à l'intérieur d'une énorme cuve d'eau bouillante. Ce processus était si méthodique qu'il en était fascinant.» (Upton Sinclair, *La jungle*).

«Les conditions d'élevage sont pires que les conditions d'abattage»

En raison de «nouvelles normes d'hygiène et de qualité» arrivées à point nommé, *L'auditoire* n'a pas pu visiter d'abattoirs. Nous avons alors rencontré Samuel Debrot, fringant jeune homme de 88 ans. Président de la Société vaudoise de protection

de cesse d'agir en ce sens envers ceux que notre empathie avait oublié, les animaux de rente. Attentif à la psychologie de l'animal, il s'ingénie à ce que «la mort les surprenne, sans souffrance, sans douleur physique ou psychique». La filière a évolué drastiquement au cours de ce demi-siècle. Pragmatique et bénéficiant d'une double expérience peu commune, ce dernier aura réussi à mettre l'accent sur la responsabilité d'une direction d'abattoir non seulement quant à l'hygiène de la viande, mais aussi quant à la protection des animaux. En 1986, ce dernier quitte la direction des abattoirs, qui fermeront peu de temps après. Depuis ce jour, Samuel Debrot est végétarien.

Interview complète avec M. Debrot sur notre site internet •

LPA, loi parfaite?

Fierté nationale, notre législation sur la protection des animaux?

Pour beaucoup, les chevaux argentins gagneraient à être suisses, tant notre système législatif en matière de protection animale est abouti. «Le meilleur du monde», disent certains que cette seule idée rassure. Mais c'est sans compter sur le hiatus entre faits et droit.

Il faut dire que les consciences semblent évoluer. Alors qu'on ne trouvait au début qu'une loi visant la sécurité alimentaire comportant un article sur la protection des animaux, une loi spécifique apparaît dans les années 90, la loi sur la protection des animaux (LPA). Une version remaniée entre en vigueur en 2008 dont les délais transitoires arrivent pour la plupart à échéance le 1er septembre 2013. Des délais transitoires trop longs pour les milieux protecteurs des animaux, trop courts pour les éleveurs, mais qui dans tous les cas arriveront à terme.

Opposer le bien-être animal à l'intérêt des éleveurs?

La LPA est effectivement une loi précise, comme nous le confie Giovanni Pedutto, vétérinaire cantonal vaudois. Mais une loi, si parfaite soit-elle sur le papier, n'est rien si celle-ci n'est pas appliquée. C'est là le difficile rôle des vétérinaires cantonaux, devant jongler avec les divers intérêts en présence. Problème du mode purement législatif, ce qui est donné d'un côté semble l'être forcément au détriment de l'autre. Ce qui a pour fâcheux résultat de renvoyer dos à dos intérêts pour le bien-être animal et intérêts des éleveurs, comme si ceux-ci devaient s'opposer. •

Je ne digère pas les agonies

Souvent considérés comme les antithèses du bon vivant, les végétariens et végétariennes dérangent. «Complicés» ou «moralisateurs», ils se voient souvent moqués ou, au mieux, observés avec une curiosité étonnée. Pourtant, à y regarder de près, leurs motifs sont loin d'être simplistes ou ésotériques.

S'éloigner des idées reçues

Premièrement, on pourrait séparer grossièrement les végétariens* (*voir encadré*) en deux catégories non exclusives: refuser purement de manger tout animal, ou rejeter les aliments carnés produits dans les circonstances actuelles d'un système en dérive. A bon entendeur.

Une vision prétendument sentimentale

Par ailleurs, vous entendrez fréquemment des végétariens affirmer qu'ils *aiment* la viande. Simplement, en vertu de mobiles tenant à la fois du sentiment et, ou, de la raison, ils renoncent à en manger. Enfin, bien souvent, ils se préoccupent aussi d'autres aspects de leur alimentation: éthique, provenance, substances ajoutées, etc.

Procès de sensibilisation

On reproche aux végétariens leur vision prétendument idéalisée et sentimentale. Pourtant, ne pourrait-on pas retourner ces qualificatifs contre ceux et celles qui, s'emparant au supermarché de barquettes aseptisées, ont à l'esprit des images publicitaires de fermes pittoresques et d'animaux heureux? Tout est fait autour de nous pour que le lien entre le produit sous cellophane et l'animal mort soit rompu. Les consommateurs eux-mêmes semblent enclins à une certaine inconscience. Essayez d'évoquer à table les conditions d'élevage, on vous rétorquera un sanglant: «Arrête, tu vas nous couper l'appétit!» Sans blague. Nombreux sont par ailleurs les parents qui se gardent d'expliquer à leur progéniture, jusqu'à un certain âge, que le steak n'est pas un aliment tout à fait comme les autres...

Le végétarisme est moderne depuis des millénaires

L'alimentation carnée est peut-être culturelle avant d'être naturelle. L'humanité n'a pas toujours mangé des animaux, surtout pas autant qu'aujourd'hui, et pas partout. Même en Occident, de tout temps on s'est interrogé sur la souffrance animale et sur le bien-fondé de «notre sanglante gloutonnerie[...] cette habitude affreuse, devenue chez nous nature» (Voltaire, 1772). Tolstoï, qui considérait qu'il n'est «nullement nécessaire de manger de la viande, que ce n'est qu'une nourriture de luxe», s'est rendu lui-même dans des abattoirs pour ne «pas feindre de ne pas le savoir» (1891). Plutarque, au premier siècle après J.-C., demandait déjà qu'on pointe du doigt les carnassiers plutôt que les végétariens: «C'est de ceux qui commencèrent ces horribles festins, et non de ceux qui les ont enfin quittés, qu'on a lieu de s'étonner. Encore les premiers qui osèrent manger la chair des animaux pouvaient-ils s'excuser sur la nécessité.»

De tout temps on s'est interrogé sur le bien-fondé de «notre sanglante gloutonnerie»

Pourtant, être végétarien continue à être une hérésie. L'entourage perçoit ce mode de vie comme une atteinte à son intégrité culturelle et familiale, le plat de viande étant communément admis comme repas de «fête» ou signe de réussite sociale. Pour nos parents, la viande hebdomadaire était une chance, une gratification. Si on veut, mais *hebdomadaire!*



Tous perdants. Pablo Picasso, *Guernica*, 1937.

Une nourriture nécessaire?

On oppose souvent au végétarisme l'argument de «naturalité»: manger de la viande est naturel, il est donc bon de le faire. D'abord, l'humanité ne l'a pas toujours fait. Ensuite, ne doit-on pas abolir une pratique lorsqu'elle devient aberrante? Si les produits d'origine animale ont pu servir, à divers moments de l'histoire, à assurer une alimentation suffisante, la situation a aujourd'hui changé et nous devons nous adapter à nos ressources. La population croissant, on ne peut continuer à utiliser tant de terres agricoles pour nourrir le bétail élevé en surnombre. Par ailleurs, contrairement à l'opinion communément admise, la viande n'est pas si profitable à notre santé. On prévoit une augmentation massive des problèmes de santé dans les pays émergents, comme la Chine ou l'Inde, qui commencent à calquer leur consommation de viande sur la nôtre.

Les autorités suisses se sont penchées sur la question, et les experts de la Commission fédérale de l'alimentation ont publié en 2006 un rapport intéressant sur les avantages et les désavantages d'une alimentation végétarienne (disponible sur www.admin.ch).

Etre cohérent

Bien sûr, il n'est pas facile d'être cohérent, le problème alimentaire ne se limitant pas à la viande. De plus, si l'on voulait vraiment être logique, il faudrait être végan* et non simplement végétarien – les vaches laitières, les poules pondeuses ou les animaux tués pour leur cuir souffrent tout autant. Mais, chacun à son rythme et selon ses raisons, il nous faut réagir. Et vite. «Pour les gens nourris dès l'enfance avec les menus [...] traditionnels, où le plat principal consiste en une viande accompagnée de deux légumes trop cuits, l'élimination de la viande représente un défi stimulant pour l'imagination.» A l'instar de Peter Singer en 1975, inventons une véritable cuisine végétarienne. •

Aline Fuchs



***Végétarisme**: régime sans chair animale (viande ET poisson)

***Végétalisme**: régime sans produits d'origine animale (chairs, lait, œufs, miel, etc.)

***Véganisme**: mode de vie excluant la consommation de produits d'origine animale (alimentation, cuir, soie, laine, etc.)

Manger à l'université ou voir plus loin que le bout de son assiette

Le 21 septembre dernier, le conseil des étudiants et étudiantes de Bâle se prononçait en faveur d'une cafétéria exclusivement végétarienne sur son site universitaire. Et si Lausanne leur emboîtait le pas?

L'initiative lancée par Jens Hermes, jeune doctorant en chimie, constitue le point de départ du projet végétarien bâlois. Voulant instaurer un restaurant de ce type, il dénonce les pratiques dans les abattoirs ainsi que les répercussions écologiques qu'entraînent la consommation de viande. Pourtant, son projet a jeté un froid au sein de la communauté universitaire bâloise. Bien que la proposition puisse nous paraître anodine, sa naissance dans une telle institution représente un phénomène plus intéressant. En effet, cette initiative soulève un problème épineux quant au rôle que doivent jouer les instances universitaires dans ce duel serré où l'éthique affronte l'hédonisme. L'université, lieu de savoir et de pensée critique, ne devrait-elle pas être celle-là même qui, la première, amorce une réelle réflexion sur l'alimentation servie entre ses murs?

C'est avec un brin de curiosité que *L'auditoire* est donc allé frapper aux portes des restaurants universitaires pour leur poser la question.

Ce qu'en pensent les intéressés

Les seules exigences de l'Université – des prix bas et l'obligation de proposer au moins un plat végétarien – paraissent dérisoires. Certes, il existe déjà des labels en place dans les cafétérias. «Fourchette verte», «Live Easy» sont autant de programmes qui promeuvent une nourriture saine ainsi que des produits de proximité. Le nouveau restaurant SV, basé à Géopolis, jouit, en ce qui le concerne, d'une certaine expérience: un nouveau label, «one two we», est d'ores et déjà en préparation. Sa volonté? Instaurer une consommation saine pour l'environnement, en partenariat avec le WWF. Par cette démarche, il s'engage, entre autres, à diminuer ses émissions de CO₂ et à servir 50% de plats végétariens par

jour. Le transport par bateau sera préféré à celui par voie aérienne. Selon le WWF, l'idée serait, à long terme, d'amener à une prise de conscience en raisonnant plutôt qu'en interdisant. Mais cela suffira-t-il? Car ce n'est pas résoudre le problème initial. Utilisant à sa façon une maxime bien connue, Jens Hermes

son de cloche à l'Unithèque. «La situation paraît encore spéciale. Certes, on sent une certaine prise de conscience chez les étudiants et les étudiantes», nous explique Fernanda Soares, responsable des lieux. «Pourtant le plat végétarien ne s'accompagnera pas souvent de l'entrée du même type.»



A améliorer: des choix plus responsables, mais aussi une offre plus diversifiée...

affirme que «la liberté individuelle s'arrête là où commence la souffrance des autres. Pour les humains, c'est uniquement une question de goût. Pour les animaux, c'est une question de vie ou de mort.» Dès lors, ne serait-il pas possible, en prenant exemple sur Bâle, d'éliminer totalement la viande et le poisson de nos assiettes si les étudiants en exprimaient l'envie?

Lorsque la conscience vacille devant un bon steak

Un souhait qui semble un tant soit peu utopique selon Julien Reamy, responsable du restaurant de Géopolis. «À l'heure actuelle, les gens sont encore végétariens quand ça les arrange. Bien souvent, c'est plus un effet de mode qu'une volonté pure de manger végétarien.» Même

Cependant, les mœurs des étudiants ont évolué avec le temps: «Entre hier et aujourd'hui, les habitudes alimentaires ont passablement changé», relève Mme Soares. La consommation de viande connaîtrait, selon elle, une diminution. Néanmoins, cette dernière paraît encore minime. Pourtant, lorsque que Julien Reamy confesse que les nuggets-frites restent le plat de prédilection des étudiants, on est en droit de se poser quelques questions. Mais au fond, rien de surprenant à cela: comme souvent, il nous est aisé de faire de beaux discours; or, lorsque le moment d'agir est venu, les actes, eux, se font attendre. Étudiants, à nous de nous réveiller! •

Lucile Tonnerre

Où vont les moutons?

Mascottes des étudiants et étudiantes, ils broutent l'herbe de Dorigny. Mais pas seulement...

Logos de L'auditoire et d'Unilive, groupe Facebook et multiples autres produits marketing: les moutons font partie de l'iconographie du campus depuis qu'ils ont commencé à brouter l'herbe verte de Dorigny, il y a de cela une dizaine d'années. Mais à quoi servent-ils?

Leur rôle principal est précisément de brouter: ils coûtent en effet moins cher que les tondeuses à gazon, et se révèlent plus écologiques. Leur laine est en revanche inutilisable, et s'il sont tondus c'est uniquement pour leur propre confort. Mais on peut s'en douter, les moutons du campus, tout symboliques soient-ils, n'échappent pas au coutelas. Ils sont en effet également élevés pour leur viande, et quelques agneaux s'en vont chaque année pour finir dans les assiettes.



Il est dès lors intéressant d'observer les étudiants et étudiantes déguster leur filet d'agneau à la cafétéria de la Banane tout en s'extasiant sur les petits que l'on voit gambader au loin. Incohérence, quand tu nous tiens... •

Séverine Chave



Une génération le dos au mur ?

Alors que la conjoncture ne cesse de se détériorer, comment la jeunesse espagnole perçoit-elle la situation économique et sociale de son pays? Quels espoirs peut-elle encore avoir pour son avenir? De Grenade à Barcelone, en passant par Valence, des jeunes témoignent.

Chaque semaine, différents corps de métier se mobilisent aux quatre coins du pays pour manifester contre les mauvaises conditions de travail et les restrictions en tous genres. Dans le contexte de crise actuel, aucun secteur ne semble échapper aux plans d'austérité mis en place par le gouvernement. Dans le domaine de l'éducation, les coupes budgétaires se font également ressentir. A la fin du mois de janvier 2013, le Ministère de l'éducation a annoncé qu'il ne financerait plus le programme interne de mobilité «Seneca» pour la prochaine année académique. Sorte d'Erasmus à l'échelle nationale, ce programme octroyait jusque-là des bourses aux élèves particulièrement brillants pour partir dans une autre université espagnole. Le rêve de beaucoup de candidats et candidates s'est soudainement écroulé. Le sentiment d'injustice est d'autant plus grand que les étudiants et étudiantes ne se sentent pas responsables de la situation, notamment par rapport à l'endettement national. N'étant évidemment pas les seuls concernés, ils demeurent malgré tout parmi les premiers touchés lorsque vient le moment d'en assumer les conséquences. Comme si l'accès au marché de l'emploi leur était barré avant même de tenter d'y entrer.

La politique de la désillusion

Face à ce qui se passe sous leurs yeux, les universitaires ne sauraient rester insensibles. Beaucoup s'interrogent, et tous ont un avis sur la question. Même si elle reconnaît que les enjeux économiques sont complexes à saisir et que les informations ne sont pas toujours de première qualité, la jeune génération, bien souvent, tente de se renseigner pour mieux comprendre. Pour l'ensemble des interrogés, la faute est aux politiciens et politiciennes. «Tant

que le gouvernement sera lié aux banques, nous ne pourrons pas nous en sortir», déclare Pau, étudiant en science politique à l'Université Pompeu Fabra de Barcelone. De son côté, Rebecca, future bachelière en biotechnologie à l'Université de Valence, déplore le manque d'intérêt et d'attention pour le peuple de la part des dirigeants. Alors qu'auparavant, les citoyens avaient confiance en leurs élites et les soutenaient acti-

perçue comme mauvaise. Les étudiants qui terminent leur cursus en 2013 ne se trouvent plus dans le même état d'esprit que lorsqu'ils ont commencé leurs études. «Au début de mon cursus, je pensais pouvoir trouver une place dans le domaine scientifique, grâce à mon diplôme. Je sais désormais que ce n'est plus possible, et les seuls postes que je pourrais décrocher sont ceux de serveuse ou de vendeuse», raconte

changé de mentalité. Ils pensaient vivre dans un pays riche et offrant des opportunités. Ce n'est plus le cas malheureusement aujourd'hui.» La solution souvent privilégiée par ces jeunes est donc de se tourner

La gestion de la crise est perçue comme mauvaise

vers l'étranger. «Pour viser le meilleur niveau de formation possible», comme souhaite faire Pau. Actuellement en Erasmus à Lausanne, il tente de mettre toutes les chances de son côté, «quitte à devoir apprendre une nouvelle langue», confie-t-il. Son cas ne constitue de loin pas une exception, les écoles de langue semblant être les seules à ne pas connaître la crise. Partir n'apparaît plus comme un choix, mais comme une nécessité. Il s'agit de continuer à étudier ailleurs, en attendant que l'orage passe, sans autre alternative. Avec l'espoir, à long terme, de pouvoir retourner exercer son métier en Espagne. •

Valentine Zenker



De nombreux mouvements s'organisent suite à la situation

vement pour défendre les idées de tous bords. Cette période semble bien révolue aujourd'hui. Les scandales de corruption qui ont éclaté récemment n'ont fait que renforcer ce sentiment. Selon Pau, les citoyens et citoyennes ne s'identifient plus

Rebecca. Le temps passe, la crise reste, et personne ne la voyait s'enliser ainsi. Il existe en effet un véritable décalage entre la durée effective de la crise et sa longueur prévue par les dirigeants de l'époque, comme l'explique Pau.

Les étudiants ne se sentent pas responsable de la situation

aux élus, et cela se reflète dans le taux d'abstention de plus de 30% des dernières élections de 2011. Les dirigeants essaieraient d'abord de tirer parti de la situation plutôt que d'écouter les revendications populaires. La gestion de la crise est

Morosité quotidienne

Les conséquences sur le quotidien sont nombreuses, certaines plus visibles que d'autres. Les licenciements dans l'entourage se multiplient, les économies fondent peu à peu. Mais le changement le plus radical reste celui d'un climat ambiant très tendu. L'incertitude et le pessimisme se font lourdement sentir. C'est ce qui a le plus frappé Pablo, étudiant en dernière année de psychologie à Grenade: «Les gens ont

Manuscript
Relecture de mémoires
Rédaction de textes
Travaux divers
Manuscript@sunrise.ch



Voyage pour les droits de l'homme

L'ONG suisse Peace Watch Switzerland (PWS), spécialisée dans le domaine, propose des missions d'observateurs et observatrices qui opèrent en zone de conflit social. Trois d'entre eux partagent avec entrain leur expérience.

Peace Watch Switzerland envoie des observateurs au Mexique, au Guatemala, en Colombie, au Honduras et en Palestine /Israël. Témoignage de trois volontaires à leur retour.

Avec les paysans colombiens

Tim, étudiant en géographie, est parti en Colombie en 2012. L'élément déclencheur a été l'indignation suscitée lors d'une conférence par un paysan menacé d'expulsion par des groupes armés. Il s'est ainsi retrouvé à passer trois mois dans une zone où coexistent armée, groupes paramilitaires et guérillas. Le bénévole affirme que la présence d'observateurs, synonyme de présence internationale, est à ses yeux importante. Premièrement, elle tendrait à réduire les atteintes aux populations (par une tendance à dissuader les factions d'agir). Deuxièmement, elle apporterait une certaine protection, appréciée par des minorités autochtones qui se sentent abandonnées de tous. Il leur serait ensuite

plus facile, explique-t-il, de faire valoir leurs droits à la terre et à une relative indépendance avec le soutien international qu'apporte l'ONG. Élément important à relever, cette présence est demandée par ces populations, ce qui, en plus de représenter une condition de l'engagement, est un indice de la légitimité de celui-ci. Pour ce qui est de rapporter les violations observées des droits de l'homme, il raconte avoir pris des photos de l'invasion des terres de paysans par une entreprise d'huile de palme. Il concède que les conditions de vie - grand souci de ses proches en Suisse - étaient rudimentaires, les volontaires vivant aux côtés des paysans. Mais chaleur et moustiques sont supportables quand on les sait temporaires.

Avec les zapatistes mexicains

L'importance de la présence internationale et son impact positif pour le respect des droits de l'homme est aussi évoquée par Aurèle, après trois mois passés dans l'Etat mexicain du

Chiapas, où la propriété des terres et la volonté d'indépendance zapatiste font l'objet de conflits latents. Elle dément l'idée générale qui insiste que dans ce genre de mission rien n'est fait concrètement, notamment en soutenant que la présence d'un témoin décourage les actes répréhensibles.

Tout comme Tim, elle a pleinement l'impression d'avoir contribué à la pacification de la région, même si de son propre aveu l'efficacité tangible ne se voit que sur le long terme. L'étudiante revient avec, dans ses bagages, une expérience enrichissante qui lui a permis de lier la théorie apprise en cours de géosciences à la réalité.

Avec les Bolom Ajaw du Chiapas

La volonté de soutenir les communautés marginalisées est clairement ce qui a motivé Tatoun. L'étudiante en relations internationales, qui a passé l'été 2012 dans le Chiapas, déplore une disproportion entre la légitimité des revendications des paysans et le

crédit qui leur est accordé sur le plan international.

La politique de PWS est la non-implication officielle afin d'obtenir l'acceptation des gouvernements. Le quotidien ne consistait donc pas à militer avec ardeur, mais plutôt, outre les rapports à rendre, à vivre comme ses hôtes, c'est-à-dire chichement. «Une expérience enrichissante! On n'en est pas moins heureux», résume la volontaire.

Le contact de plus en plus étroit avec les paysans lui a permis de prendre conscience de l'importance, pour les locaux, des enjeux défendus et donc de la présence de PWS, qui les valorise et encourage.

La conclusion des trois volontaires est unanime: outre l'aide apportée, leur séjour a été pour eux une expérience dépayssante et enrichissante. •

Alicia Gaudard

CHRONIQUE



«Le freak, c'est chic»

Lausanne est une ville chère. Heureusement, il y a les pauvres pour garantir son image de métropole éclectique.

Les bobos-hipster-lausannois, ravis de la réputation underground dont jouit leur ville, sont très fiers d'accueillir parmi eux de nombreuses personnalités marginales, «dépôts non conformes» témoins de l'ouverture d'esprit des citadins qui font leur marché wayfarer au nez: les dealers qui tapent la pose dans la rue, parce que «la weed c'est cool» (et pour le reste, on ne veut rien savoir); les junkies de la Riponne, parce que dans les années 1970 ils auraient été punks et qu'au fond on aime bien Sé de 120"; la racaille qui zone la nuit à

Bel-Air et demande des clopes aux passants en les menaçant avec un tesson de bière, parce qu'on aime cette petite adrénaline qui nous évoque les rues malfamées de New York quand bien même celle-ci est devenue *safe* (les choses ont changé depuis *West Side Story*); celui qui chante *No woman no cry* dans le métro - parce qu'on a un vrai métro, avec des musiciens et même des pickpockets - et celle qui réclame toujours «deux ou cinq francs», parce qu'ils créent un peu d'animation (et que s'ils sont pauvres il n'y a qu'eux

que ça touche); et bien sûr les Roms, parce qu'ils nous font de la peine et qu'on est à gauche alors on accepte tout le monde, heureusement! Mais accepter, c'est tolérer, non pas encore intégrer. Faut pas déconner... Quand on a dit ça, on a tout dit d'une ville qui érige des gens malheureux en glorieux symboles alternatifs. Toutefois, mieux vaut les ériger que les enterrer. La démarche est cohérente: puisqu'on ne sait pas comment améliorer leur condition, autant la valoriser. Et même s'ils ne sont pas marginaux, on les aime bien, ces

bobos-hipster-lausannois, malgré leur appartenance à une catégorie surfaite, parce qu'il faut bien se l'avouer: nous autres universitaires sommes en plein dedans, et il n'y a rien de plus hype que de critiquer ce qu'on est, ça donne des airs contestataires... •

Jeanne Guye

Non habemus papam

La foudre s'abat une fois de plus sur la coupole de Saint-Pierre. Six siècles plus tard, un éclair tonne de nouveau dans le monde ; c'est l'annonce révélée le 11 février dernier à ses cardinaux réunis au Vatican; Benoît XVI, âgé de 85 ans, confesse sa décision de renoncer à sa fonction d'évêque de Rome.

«Après avoir examiné ma conscience devant Dieu, à diverses reprises, je suis parvenu à la certitude que mes forces, en raison de l'avancement de mon âge, ne sont plus aptes à exercer adéquatement le ministère pétrinien.» C'est en latin que l'ancien pontife a adressé ces mots aux cardinaux et aux journalistes présents lors de l'ouverture de la cérémonie de canonisation des martyrs d'Otrante.

Les raisons du départ

Ratzinger est depuis longtemps un homme à la santé fragile: il a été victime une hémorragie cérébrale dans les années 1980, souffre d'hypertension et d'arythmie cardiaque. Cependant, une dégradation s'est fait remarquer par des récents moments de fatigue, de légères pertes de connaissance, des arrêts soudains dans les discours, des meetings grand public annulés à la dernière minute et même quelques chutes. A noter que la fonction plus que stressante du guide spirituel de plus d'un milliard de fidèles ne vient pas alléger le poids de l'âge.

Un geste grave

Le pontificat de Benoît XVI est également marqué par de nombreux scandales; des abus pédophiles aux scandales financiers de l'IOR. Plus récemment vient s'ajouter l'affaire Vatileaks, qui révèle au monde les tensions d'une Eglise troublée et un pape vulnérable jusque dans son appartement. A cela viennent s'ajouter les affrontements entre divers clans d'une Curie divisée qui, dans une lutte d'influence sans fin, n'écoute plus la voix de son pontife; comportements que Benoît XVI n'a pas manqué de critiquer lors de sa dernière messe. Mais au final un pape qui, ne trouvant pas les armes

pour unifier les esprits, ni pour affronter avec vigueur les défis du monde moderne, assigne un coup formidablement bien placé, probablement le plus bénéfique de tout son pontificat. Ainsi, c'est un message fort, celui de Ratzinger, que de rompre avec cette institution rouillée par la superbe.

Néanmoins, toutes sortes de rumeurs et d'hypothèses, de la pression d'un lobby gay lié à l'affaire Vatileaks à la volonté du pape de toucher une pension très alléchante, courent souvent les médias.

«Sede vacante» vers une véritable révolution

C'est dans la résidence papale de Castel Gandolfo que le pape émérite se fait discret, en attendant la fin des rénovations du monastère Mater Ecclesiae, où sa Sainteté profitera finalement de sa «retraite». Trente kilomètres plus loin, le Conclave se réunit pour l'élection du successeur de Benoît XVI. Au total, 115 cardinaux, à grande majorité européenne, dont la moitié a été nommée par Ratzinger et l'autre moitié par son prédécesseur. Le soupçon très partagé reste celui de l'éventuelle influence que l'ancien pape risque d'avoir sur le choix du nouveau pontife. Néanmoins, l'on peut citer parmi les favoris le cardinal italien Angelo Scola, le Québécois Marc Ouellet, ou encore l'archevêque de New York, Timothy Dolan. La perspective d'un premier pape noir dans l'histoire de l'Eglise n'est pas écartée, et c'est ainsi que le cardinal ghanéen Peter Turkson peut résulter parmi les favoris. Un jeune cardinal philippin de 55 ans, Luis Antonio Tagle, peut également être nommé au même titre des «papabili».

Finalement, un Conclave aura pour but d'élire le pape le mieux disposé à faire bouger les choses, pour adapter



La foudre a frappé le dome de Saint-Pierre au lendemain de l'annonce papale

les voiles de la barque de Pierre à des vents changeants et pour colmater les brèches avant que cette dernière ne prenne l'eau. C'est ainsi que les documents Vatileaks feront surface au Conclave, et c'est comme un médecin se penchant sur le diagnostic du malade que les cardinaux se pencheront sur ces documents confidentiels.

Engendrer une normalisation ou une désacralisation

«Un geste grave» pour Christian Grosse, professeur en histoire et anthropologie des christianismes modernes à l'Université de Lausanne.

«Cette renonciation rompt un lien traditionnellement très fort dans la papauté entre personne et fonction.» Au-delà d'une rupture avec les actuelles formes de gouvernement de l'institution ecclésiastique, cette décision risque donc d'engendrer une normalisation ou une désacralisation de la fonction du pape, ce dernier étant nommé par Dieu.

«L'avenir de l'Eglise dépendra sans doute beaucoup de la capacité du prochain pape à moderniser les structures administratives de l'Eglise et les manières de gouverner.» Un certain Charles Darwin aurait également voulu dire que «les espèces qui survivent ne sont pas les espèces les plus fortes, ni les plus intelligentes, mais celles qui s'adaptent le mieux aux changements».

Geste grave, geste historique, geste aux implications très vastes. L'Eglise semble donc s'acheminer sur la route de la modernité et de l'ouverture au monde contemporain. Reste à savoir jusqu'où l'institution pourra s'adapter sans tomber dans la contradiction. Le sort de l'Eglise reposera donc sur les épaules du nouveau pontife. •

Matteo Gorgoni

Les problèmes rencontrés par les étudiant-e-s étrangers/ères à l'Unil

Quitter sa famille, son pays, ses habitudes quotidiennes et faire face à d'autres traditions ou systèmes de pensée et politiques n'est pas toujours chose aisée. Cette situation est vécue par de nombreux/ses étudiant-e-s.

Le déracinement, les étudiant-e-s étrangers/ères de l'Unil le connaissent bien puisqu'ils/elles ont quitté leur terre d'origine pour migrer vers la Suisse à la recherche de nouvelles expériences. Cette migration, à la base source d'espoir - diplômes de valeur, perspective d'une carrière professionnelle épanouie -, n'est pas exempte de toute contrariété. En effet, les étudiant-e-s sont confronté-e-s à de nombreuses difficultés, notamment financières mais également sociales.

Niveau de vie et intégration

La Suisse est réputée comme étant l'un des pays les plus chers du monde. Cette réalité, les étudiant-e-s étrangers/ères y sont confronté-e-s dès leur arrivée. Les factures

mensuelles du loyer, de l'assurance maladie aux taxes de séjour, en passant par l'abonnement pour les transports en commun, ont vite fait de les submerger. Certain-e-s bénéficient de l'aide de leurs parents (souvent insuffisante), alors que d'autres sont obligé-e-s de multiplier les jobs pour pouvoir s'en sortir. A la difficulté habituelle de trouver un travail étudiant s'ajoute, pour les étrangers/ères, la limitation de la durée de travail à quinze heures par semaine. Si l'on additionne à ces contraintes la pression de la réussite – rappelons qu'un échec peut déboucher sur l'obligation de quitter rapidement la Suisse -, on comprend mieux que l'intégration ne soit pas chose aisée. Comme le dit très bien une étudiante d'origine ivoirienne: «Ici, nos jours

sont comptés, chaque semestre tu dois payer des taxes à l'office cantonal pour le renouvellement du titre de séjour et dès la fin de tes études, on te donne six mois pour plier bagage. C'est stressant et ça perturbe psychologiquement.»

Un soutien précieux

Malgré toutes les difficultés auxquelles les étudiant-e-s étrangers/ères sont confronté-e-s, ils/elles sont conscient-e-s du privilège qu'ils/elles ont d'étudier à l'Université de Lausanne. Au sein de l'institution universitaire, de très grands efforts sont déployés, par le biais du Service des affaires socioculturelles, pour venir en aide aux étudiant-e-s en situation difficile. La FAE, à son

échelle, aide également les étudiant-e-s dans une situation difficile à travers le Fonds de solidarité étudiant. Au niveau des cours, malgré un système d'évaluation souvent différent de celui du pays d'origine, la plupart des étudiant-e-s interrogé-e-s affirment avoir de bonnes notes et celles-ci constituent un motif de satisfaction et de persévérance. Une chose est sûre, ils/elles sont unanimes sur la richesse que représente une expérience à l'étranger et aussi sur le fait d'avoir beaucoup appris sur la rigueur et le sens de l'organisation en Suisse. D'une manière générale, ils/elles parlent d'une école de la vie qui les marquera durablement. •

Antoine Zong-Naba

Brèves FAE

Info initiative

Le 31 octobre 2012, le Conseil fédéral a présenté son contre-projet à l'initiative sur les bourses d'études de l'UNES. Ce texte consiste en la révision totale de la loi fédérale sur les contributions. La période de consultation a pris fin le 14 février, et la FAE a bien évidemment fait part de son avis sur le projet de loi, tout comme un certain nombre d'associations d'étudiant-e-s en Suisse. L'UNES a également rendu sa réponse et l'a présentée publiquement lors de sa conférence de presse du 14 février. A cette occasion, l'union a sorti également une nouvelle publication sur les bourses d'études en Suisse.

La publication, ainsi que la réponse de la FAE au contre-projet sont disponibles au bureau de la FAE, Internef 149. •

Du changement au Bureau

Toutes les bonnes choses ont une fin, l'associatif n'échappe pas à la règle. Jelena Härginen, responsable polyglotte du dicastère politique sociale depuis octobre 2011, nous a ainsi laissé-e-s à notre triste sort pour aller effectuer un stage à Stuttgart. Jelena a marqué le Bureau pour plusieurs raisons : sa gentillesse et son sourire, parce que ce sont les premières choses qui nous viennent en tête quand on pense à elle. Mais également son professionnalisme, sa détermination, son organisation, son sens parfait des «*public relations*» et, surtout, son autorité naturelle qui a remis plus d'un membre du Bureau dans le droit chemin. Nous lui souhaitons tout le meilleur pour son avenir et sommes très heureux/ses d'avoir pu partager une année et demie de la vie de cette collègue aux ressources inépuisables. Merci! •

Et bien sûr n'oubliez pas!

**La FAE change de logo
500.- à gagner**



**Tu ne supportes pas ce loup ?
Propose-nous un nouveau logo!
Modalités sur www.unil.ch/fae
Jusqu'au 31 mars**





à toi la liberté

y compris
toute la musique
que tu aimes sur

Spotify

appels,
musique & SMS illimités,
plus 1 Go de surf

Orange Young Star

29.- /mois

Orange Young.
L'abonnement avec musique
pour tous les moins de 27 ans

orange™

Changez pour Orange
0800 078 078 | orange.ch/shop

L'offre s'applique en cas de conclusion d'un nouveau contrat ou de renouvellement de contrat pour un abonnement Orange Young Star avec minutes illimitées vers le réseau Orange et le réseau fixe suisses/SMS illim./1 Go (CHF 29.-/mois) sur une période de 24 mois. Hors carte SIM (CHF 40.-). Spotify Premium est gratuit les 12 premiers mois avec abonnement Orange Young Star, Galaxy ou Universe de 12/24 mois. CHF 12.95/mois seront facturés par la suite. L'avantage gratuit Spotify peut être activé une seule fois uniquement et expire dans tous les cas au moment du transfert ou de l'expiration de l'abonnement Orange Young. Le trafic de données permettant d'accéder à Spotify est gratuit depuis votre téléphone mobile. Orange se réserve le droit d'interrompre cet avantage à tout moment. Prestations illimitées dans le cadre d'un usage normal, conformément aux conditions générales et aux informations produit.



Le cerveau qui vaut un milliard

Le Human Brain Project, coordonné par l'EPFL, a été retenu par l'Union européenne pour bénéficier du milliard d'euros qu'elle destine aux initiatives scientifiques méritantes. Ce subside, bien que partagé avec un projet suédois, a mis la communauté scientifique en émoi.

Une liste de partenaires scientifiques et financiers si impressionnante qu'elle en devient aussitôt convaincante, une campagne de séduction rondement menée et un projet totalement délirant; bienvenue dans l'univers Human Brain Project (HBP), résident de l'EPFL élu à l'unanimité vedette scientifique du moment par les médias mainstream et l'Union européenne. Cette dernière l'a en effet désigné colauréat d'un programme ayant pour but la promotion de la recherche européenne. Le projet, divisé en différents volets scientifiques, vise entre autres la simulation informatique du cerveau humain, qui doit, à terme, servir la cause de multiples avancées médicales. L'UE s'est par ailleurs engagée à lui verser la somme de 500 millions d'euros sur dix ans. Si l'idée fait son chemin au sein de la population, nombre de spécialistes montrent diverses réticences, voire parfois une farouche opposition à l'encontre de cette subvention qu'ils jugent inappropriée.

À la tête du HBP

Henry Markram est le père spirituel et factuel du HBP. Ce chercheur à l'ambition démesurée ne tarit pas d'éloges au sujet de sa progéniture intellectuelle, dont il a assuré en 2011 qu'elle permettrait de «guérir la maladie d'Alzheimer» en une décennie. Une affirmation que dément fermement Alexandre Pouget, professeur en neurosciences à l'Université de Genève. Pour lui, «l'idée que le HBP va guérir la maladie d'Alzheimer est absurde. Je pense sincèrement que même Markram ne ferait pas une telle promesse aujourd'hui même si certaines de ses déclarations ont été quelque peu ambiguës sur ce sujet.» Appelé il y a près de dix ans par Patrick Aebischer, président de l'EPFL, Henry Markram n'est pas à son coup d'essai dans le domaine de

la recherche en neurosciences puisqu'il dirigeait également le Blue Brain Project, sorte d'avant-goût au HBP, lancé en 2005. Selon Alexandre Pouget, la tentative fut stérile: «Markram a eu 20 millions pour le Blue Brain Project. Il n'en n'est rien

outil nécessiterait un modèle théorique fondamental encore balbutiant de nos jours. Ce qui pourrait compromettre sérieusement l'aboutissement du projet de simulation cérébrale. C'est du moins l'avis d'Alexandre Pouget: «En neuros-



Henry Markram coordonne le projet HBP avec une équipe de l'EPFL.

sorti de notable. Pire, Markram a annoncé avoir simulé une colonne corticale, or il n'en est rien. Il a lui-même reconnu à Berne l'année dernière que l'activité générée par leurs simulations ne ressemble en rien à l'activité du cortex.» De quoi faire douter les plus enthousiastes.

Colosse aux pieds d'argile

Sous ses airs de colosse scientifique, le HBP dissimule pourtant une humilité insoupçonnée. Comme l'affirme Jérôme Grosse, chargé de communication du projet, «il ne s'agit en aucun cas de réduire la complexité du cerveau, mais de se donner les moyens d'en appréhender la complexité en se basant sur un système d'agrégation de connaissances. [...] Ce n'est jamais qu'un outil conçu en vue de comprendre un phénomène complexe». Mais pour certains, cet

ciences, nous avons bien des théories qui tentent d'expliquer comment le comportement émerge de l'activité neuronale, mais ces explications sont encore très loin de prendre en compte des données moléculaires telles que les 50 voire 100 canaux ioniques utilisés par le cerveau pour la communication neuronale. [...] On fait des progrès dans le cas de comportements simples, mais il faut garder à l'esprit que le HBP nous promet une simulation du cerveau humain et donc du comportement humain.»

Too big to fail

Nonobstant les diverses diatribes et cris d'alerte, une réussite partielle du projet peut d'ores et déjà être considérée comme acquise. En effet, son coût pharaonique et la multitude de ses domaines d'intervention lui

assurent indéniablement des résultats scientifiques viables. Gottfried Schatz, ancien président du Conseil suisse de la science et de la technologie (CSST) confiait son scepticisme au *Temps*, le 25 janvier: «Les immenses projets de ce genre sont impossibles à évaluer; car *too big to fail*. On pourra donc toujours dire que, quelque part, ils ont réussi.» L'EPFL et l'EPFZ ont pour habitude de jouir de financements européens pour leurs projets. Archétype du genre, le HBP va bénéficier de la plus importante subvention jamais octroyée par l'UE. De plus, les différents volets du projet menés en parallèle de la simulation proprement dite, en recherche expérimentale ou en neurosciences cognitives notamment, sont autant de chances d'obtenir des résultats persuasifs, légitimant ainsi tacitement les coûts d'une telle entreprise.

Nous l'aurons compris, adeptes et contempteurs du projet se disputent les multiples enjeux qui s'y rapportent. Mais l'aspect économique aura sans doute été la clé du débat, puisque les sommes en jeu comportent assurément une valeur symbolique.

Colosse scientifique

Subventionner le HBP, tant pour l'Union européenne que pour la Confédération helvétique, c'est donner un signal clair de soutien aux projets scientifiques de grande envergure. Quitte à laisser cois les milliers de chercheurs qui peinent à débloquer les fonds nécessaires à l'avancée de leurs recherches, parfois en vain. •

Quentin Tonnerre

A quelle porte frapper?

L'Université de Lausanne propose de nombreux services afin d'aider les étudiants et leur faciliter la vie. Mais il est parfois difficile de s'y retrouver. L'auditoire vous propose un panorama non-exhaustif des organisations mises à votre disposition.

Le service de médiation et DialoguUNIL

Le service de médiation, qui est à la disposition des étudiants et des étudiantes, peut résoudre des problèmes qui vont des conflits et tensions au sein de l'université, aux situations d'échec et de réorientation. Marie Ligier, médiatrice, a étudié dans les cadres de formations en médiation et en coaching. Apte à guider les personnes durant les démarches, le service de médiation est aussi une porte ouverte vers d'autres aides. Si les difficultés rencontrées dépassent son domaine d'activité, il travaille en collaboration avec les services juridiques ou l'accueil santé. Ce service est très présent sur le campus par le biais des personnes relais de DialoguUNIL. «L'objectif principal est ici de faire du campus un lieu où il fait bon vivre, mais également d'informer les personnes à travers des ateliers et des conférences», conclut Marie Ligier.

«Faire du campus un lieu où il fait bon vivre»

Les conseillers aux études

Les conseillers aux études sont rattachés à leur faculté. Leur rôle peut ainsi différer. Marie-Paule Charnay, pour la Faculté de biologie et de médecine, ou encore Isabelle Genton, pour les Sciences sociales et politiques, ont toutes deux un rôle de conseillère mobilité, ce qui leur donne une connaissance des cursus dans les autres universités. Tandis que la Faculté des lettres possède pour sa part un conseiller mobilité et un conseiller aux études. Ce dernier est là avant tout pour guider l'étudiant durant l'intégralité de son cursus. Il a les connaissances pour

résoudre des problèmes de choix de branches, de cours ou encore d'équivalences au sein de l'Unil, et se positionne également comme une porte ouverte pouvant amener à un simple dialogue ou à une redirection vers un service plus adapté. «Si l'étudiant a besoin de bilan de compétences ou qu'il se pose des questions générales hors du cadre de la faculté, nous l'envoyons au Service d'orientation et conseil (SOC)», souligne Marie-Paule Charnay.

Pour faciliter le passage à l'emploi

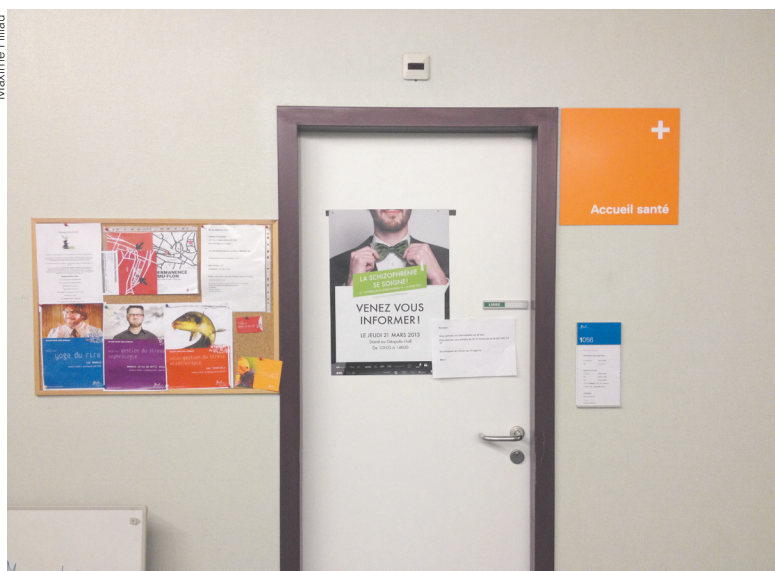
Le Service d'orientation et conseil (SOC) répond aux questions des étudiants sur le déroulement de leur formation à Lausanne, ailleurs en Suisse ou à l'étranger. Il propose également la facilitation du passage des nouveaux diplômés à l'emploi. Pour ce faire, chacun peut prendre rendez-vous avec un conseiller ou se présenter à la permanence emploi du mardi (avec néanmoins un risque d'attente). Ces consultations peuvent être utiles pour obtenir des informations quant à la manière de rédiger curriculum vitae et lettres de motivation ou pour dresser un bilan de compétences. Une bibliothèque riche en répertoires d'entreprises et ouvrages d'orientation professionnelle est également mise à la disposition de ceux et celles qui se préoccupent de leur future carrière.

Des services insoupçonnés

Finalement, il ne faut pas oublier les services auxquels on ne pense pas forcément mais qui peuvent s'avérer très utiles: l'accueil santé qui propose une série d'ateliers autour de l'alimentation et la gestion du stress ou l'Aumônerie qui organise des séances de méditations guidées et laïques.

Sur le campus, on trouve deux garderies aux noms charmants (la Croquignole et le Polychinelle) qui

Maxime Filliau



accueillent les enfants des collaborateurs de l'Unil et de l'EPFL.

L'Association des étudiants en droit a mis en place une permanence juridique gratuite, assurée par des étudiants avancés et destinée à tous les membres de la communauté universitaire qui en auraient besoin.

A noter que dans chaque faculté il existe également une personne de contact pour les étudiants en situation de handicap.

Et les étudiants dans tout ça?

Après ce petit panorama, la question est de savoir si les étudiants et étudiantes se retrouvent dans cette jungle et s'ils utilisent vraiment ces diverses infrastructures. Marie, étudiante en Sciences Criminelles, avoue n'employer que peu des services proposés par l'Unil: «J'utilise surtout les services informatiques, je n'ai jamais eu besoin d'orientation, généralement quand on choisit ma faculté, on sait ce qu'on va faire plus tard.» Quant à Valentin, étudiant en Lettre, il n'a pas eu besoin des services proposés et ne les connaît que peu: «J'ai hésité à aller chez le

conseiller mobilité, mais je n'en ai pas eu besoin. Je pense que, pour nous, le conseiller aux études est très important. Il peut nous proposer des parcours dans différentes universités et hautes écoles.»

Au final, le campus de Lausanne fait en sorte que la vie estudiantine soit la plus agréable possible. Mais malgré tout, les étudiants semblent ignorer l'existence de la plupart de ces services. Absence de besoin ou mauvaise communication? Il semblerait dans tous les cas qu'une meilleure collaboration entre les infrastructures permettrait aux étudiants d'attérir au bon endroit, au bon moment, alors qu'ils n'auraient pas forcément frappé à la bonne porte instinctivement. •

Cristina Eberhart, Valérie Vuille



Le dopage et la chasse aux sorcières

A l'heure où le cyclisme est pointé du doigt, harcelé de tous côtés, il serait peut-être temps de se demander s'il est le seul touché par ce fléau nommé dopage.

Les retentissantes affaires Armstrong, Festina ou encore Puerto, font présumer à tort que des sportifs et sportives actuels, seuls les coureurs cyclistes sont concernés par le dopage. L'athlétisme pourrait également faire l'objet d'une chasse aux tricheurs, d'une quête d'un sport intègre pratiqué par des individus propres et lisses. A croire que les athlètes sont livrés en pâture à des (télé)spectateurs avides d'exploits et de performances retentissantes. «La charge de travail imposée aux sportifs est un élément qui doit être pris en compte dans la lutte anti-dopage, affirme Jérôme Berthoud, assistant diplômé de l'Institut des sciences et du sport de l'Unil. S'il est utopique de chercher à éliminer complètement le dopage, réduire les charges de travail permettrait certainement de le limiter, notamment en facilitant la récupération.» Quid des sports rois que sont le football ou le tennis? En matière de tennis, outre les quatre tournois du Grand Chelem (Open d'Australie, Roland-Garros, Wimbledon, US Open), il faut ajouter les Masters 1000, les ATP 500 et 250 series, aux quatre coins du globe, la Coupe Davis et la FED Cup.

Quid des sports rois que sont le football ou le tennis?

Dès lors n'oublions pas non plus qu'aux exigences physiques s'ajoutent des décalages horaires importants. Pourtant, les seuls cas «récents» de tennismen ou tennismen convaincus de dopage sont Guillermo Cãnas, en 2005 (!), pour les hommes, et Martina Hingis, en 2007, pour les femmes. Mieux, Roger Federer et Andy Murray provoquent l'indignation de certains de

leurs adversaires en proposant d'instaurer un passeport biologique qui permettrait, selon «Rodgeur» de «chasser les tricheurs». Il serait nécessaire puisque certaines substances ne sont pas encore décelables mais le seront à l'avenir. Il devrait aussi y avoir plus de contrôles sanguins et plus de contrôles inopinés ainsi que plus de moyens financiers pour ces tests.» André Agassi, ancienne idole, passe à confesse et avoue dans son autobiographie avoir été contrôlé à la méthamphétamine et explique comment il a pu gruger l'ATP. De quoi laisser songeur, ce d'autant plus que les joueurs prêts à témoigner ne sont pas vraiment poussés à le faire: Nicolas Escudé, ancien joueur français, a dû s'acquitter d'une amende pour avoir accusé l'ATP de cacher des contrôles positifs.

Quand l'aspect financier l'emporte via la désinformation

On ne nous dit pas tout, ou alors on nous prend pour des écervelés. Lorsque Michel Platini affirme, en décembre 2012, que le dopage organisé n'existe pas dans le football, le docteur Jean-Pierre de Mondenard, médecin du sport et auteur de plusieurs ouvrages sur le dopage, monte au filet: «C'est un pilonnage de désinformation fait par le milieu du football depuis des décennies. Joseph Blatter, Michel Platini et Jiri Dvorak nous prennent pour des enfants décrébrés en nous disant que dans le football le dopage ne sert à rien car il s'agit d'un jeu collectif et que le dopage ne changera pas un pied carré (sic) en quelqu'un d'habile! Le dopage sert à stimuler les capacités physiques. Il améliore la vitesse de pointe, la réactivité, la détente verticale...»

Il est acquis que les sportifs et médecins auront toujours au moins



Adrian Palladino

une longueur d'avance et que les moyens de détection fonctionnent à réaction: l'affaire Festina a entraîné la naissance de l'Agence mondiale anti-dopage (AMA); l'affaire Balco la recrudescence des contrôles en athlétisme. «Le dopage est un phénomène systémique, continue Jérôme Berthoud. La prévention, un encadrement des sportifs insuffisant, notamment lorsqu'il s'agit de gérer les moments de baisse de forme, des contrats de travail fragiles sont d'autres éléments à prendre en compte. Dans ce cadre là, les médias ont également un rôle à jouer.» Autre piste évoquée: apprendre aux coureurs et aux entraîneurs à se responsabiliser, à penser à long terme afin de protéger tant les coureurs que le sport en général. Enfin, il convient d'ajouter que si des sports comme le tennis et le football étaient allés aussi loin dans leur politique antidopage que le cyclisme depuis une quinzaine d'années, notre perception du dopage serait différente. •

Fabien Darvey

Amour platinique

Réflexion subjective sur le scandale dévoilé par Europol. Chronique.

L'enquête d'Europol sur les matches et les paris truqués a mis le feu aux poudres, chacun se muant en éminent spécialiste de l'univers footballistique. Dans ce brasier incommensurable, les uns ont avoué leur lancinante tristesse et leur amour déçu pour feu le ballon rond. D'autres, aussi ignares qu'arrivistes, ont tiré à boulets rouges sur ce sport qui, à ce que l'on a pu ouïr, appelle substantiellement à ce genre de dérives. Balivernes. Le sport en soi n'appelle rien si ce n'est la passion du jeu, divertissement ou ascèse susceptibles de rendre l'existence plus digeste.

Le sport, ersatz du coït

Succédané du psychotrope, ersatz du coït, il n'est que la bienvenue résultante d'une société du loisir cherchant à tuer le temps qui passe en rendant son quotidien moins insoutenable. Quant à ce que l'on nomme sport-spectacle, c'est là un désolant synonyme du business où le sport sert de prétexte au spectacle. Platini? amant romanesque du cuir sphérique œuvrant par munificence probité? Quand M. Platini était surnommé «Platoche», sans doute. Mais celui-ci, devenu plus corrompu qu'un dirigeant africain despotique et moins intègre qu'un politicien à la démagogie populiste, se plaît à présenter à observer son escarcelle gonflée par les pots-de-vin. Cela fait bien longtemps que les étoiles de la Ligue des Champions ont quitté les yeux de ceux qui, autrefois aveuglés par la passion, ont aujourd'hui pris conscience que l'on se payait leur poire. Au prix fort. •

Quentin Tonnerre



Agenda

Sur le campus

Événement	Lieu	Date
Expo: <i>Berlin</i>, par Alizé Monod	Zélig	Durant le mois de mars
Expo: <i>Google Images is a new religion</i>	Le Cabanon	7 mars - 24 août
Pièce: <i>D'un retournement à l'autre</i>	Grange de Dorigny	14 - 23 mars
Demi-finale du Banane Comedy Club	Zélig	20 mars
Soirées ludiques	Satellite	Tous les mardi soirs
Concert: <i>Héroïsme végétal</i>	Satellite	10 avril
Festival Fécule	Grange de Dorigny	12 - 27 avril
Regards croisés sur la vieillesse avec le Dalai Lama	Amphimax	15 avril



Débat autour de la viande
Dernière semaine de mars
 Plus d'infos sur auditoire.ch

L'auditoire et le Groupe Regard Critique s'allient pour proposer un débat sur le sujet de la consommation de viande, en lien avec le dossier du présent numéro. Certaines personnalités viendront confronter leur point de vue à cette occasion, notamment Samuel Debrot, ancien vétérinaire municipal de Lausanne, directeur des abattoirs de Malley et président de la SVPA. Seront également présents Claude-André Fardel, gérant de la Fédération vaudoise des syndicats d'élevage bovin, et Kate Amiguet, réalisatrice du film *Derrière les portes* qui dénonce la réalité des élevages et abattoirs suisses. •

En ville

Événement	Lieu	Date
Expo: <i>Cully Jazz</i>	Bleu Léopard	Dès le 1er mars
Spectacle musical <i>La fesse cachée de la lune</i>	One Year Only Club Musical	7 - 23 mars
Inferno Festival	Les Docks	15 - 16 mars
Finale du Banane Comedy Club	Salle Métropole	27 mars
Expo: <i>L'usage des jours</i>	MUDAC	27 mars - 26 mai
Salon des formations	Beaulieu	23 - 24 mars
Festival Electron	Genève	28 - 31 mars
23h de la BD	http://23hbd.com	30 - 31 mars
Polymanga	2M2C - Montreux	29 mars - 1er avril
Cully Jazz	Cully	05 - 13 avril
Clubbing: Make the Girl Dance	D! Club	13 avril
Exposition: <i>La mort est dans le pré</i>	Musée Romain de Vidy	Jusqu'au 14 avril



Semaine d'actions contre le racisme
 21 au 23 mars
 Lausanne

Du 21 au 23 mars, le Bureau lausannois pour les immigrés organise une série d'actions contre le racisme. Le thème de cette année; la cohabitation dans les quartiers. Des formations pour concierges mais aussi des pièces de théâtre, des films et des expos seront proposés directement dans les quartiers participants, sur les lieux de vie des habitants. Côté conférences, les thèmes «Discriminations dans les établissements médico-sociaux» et «Comment agir contre le racisme dans votre quartier?» seront débattus. A l'occasion, l'équipe de Banane sera en ligne toute la semaine pour une série d'émissions enregistrées en direct du Flon. •



Rencontre avec Gil Roman, l'enfant libéré

Au sortir d'une série de représentations à l'Opéra de Beaulieu, le directeur artistique du Béjart Ballet évoque pour nous, le temps d'une conversation, son travail au sein de la compagnie et ses envies pour l'avenir. Un moment précieux.

Alors que je suis assise à la cafétéria du Béjart Ballet Lausanne, arrive Gil Roman, le corps tendu et la figure grave. Il passe en coup de vent serrer quelques mains, on nous présente. Lui: «Une interview? Ah.» Il avait oublié. On m'avait annoncé un entretien d'une vingtaine de minutes, la rencontre durera une heure et demie.

Une mémoire vivante et fragile

«Mis à part moi, plus personne ici ne connaît vraiment Maurice Béjart.» Gil Roman s'explique sans colère, une bienveillance presque malicieuse perce dans sa voix. Il sait qu'il doit continuer à transmettre l'héritage reçu: «De nombreuses personnes prétendent connaître Maurice, alors qu'ils n'ont travaillé que quelques mois avec lui. Même les danseurs les plus anciens de la formation actuelle ne sont arrivés que vers la fin des années 1990.» Lui, a intégré la compagnie à l'âge de 19 ans – c'est-à-dire il y a plus de trente ans – comme «simple» danseur.

Lire tout Nietzsche

Ce n'est que progressivement qu'il s'est rapproché de Maurice Béjart: «Au début, nous étions comme chien et chat. Et puis, une fois, nous nous sommes rencontrés.» C'est-à-dire trouvés. Gil Roman évoque notamment un même goût pour la littérature: la richesse intellectuelle de Maurice Béjart était exigeante, comme lorsqu'il avait fallu «se taper tout Nietzsche», lance-t-il amusé. «Chaque danseur est évidemment différent, mais je sais que, par exemple, je ne pourrais pas aborder un ballet comme *Bhakti* sans lire les textes indiens ancestraux.»

Une honnêteté dans le travail

Faire vivre la compagnie et l'œuvre

de Béjart est un équilibre sans cesse menacé. D'une part, bien que subventionné par la ville, le Ballet doit soutenir un rythme effréné de représentations pour survivre. De l'autre, se renouveler est une nécessité: «L'œuvre de Maurice ne doit pas devenir une institution. Pour maintenir la flamme vive, il faut l'animer.» S'opposant à une vision passéiste et pédagogique, l'actuel directeur mar-

créations sont très vivantes. Ses ballets, il refuse de les «expliquer»: «Il n'y a rien à comprendre, je n'ai pas de message à délivrer. Les inspirations sont diverses, les livres et les mythes notamment, mais au début de la création je ne sais pas encore ce que je fais. Ceux qui le prétendent sont des menteurs.» D'ailleurs, il ne veut imposer aucune interprétation, chacun se raconte sa propre histoire.

Gordon Eszter



tèle comme une devise qu'il ne faut pas ennuyer le public. Il évoque Maurice Béjart qui, à l'époque, «a fait éclater les murs du ballet classique». Sortant du traditionnel cadre de l'opéra, il a fait danser ses chorégraphes dans de très grandes salles, pour un large public. Gil Roman, qui se qualifie lui-même d'«anti-bourgeois», aspire à ce haut degré d'exigence qui refuse l'élitisme. Il se souvient d'une date à l'étranger où il avait fait ouvrir les portes du théâtre aux passants, laissant les spectateurs des premiers rangs fulminer. A Lausanne, il avait imaginé une grande scène ouverte sur la place de la Riponne, mais, par manque de budget, le projet n'a pas abouti. Comme chorégraphe, Gil Roman veut se sentir libre. Il ne se compare nullement à Maurice Béjart. A l'image des musiques novatrices que deux musiciens lui composent, ses

La violence d'une sensibilité

D'allure plutôt frêle, il impressionne pourtant. Si son œil s'assombrit parfois, comme lorsqu'il raconte ses démêlés avec les autorités, sa mine fatiguée par les répétitions se relâche en même temps que ses paroles se déploient. Au fil de la conversation, l'homme qui tout à l'heure semblait irrité et crispé, est devenu coulant, agréable. Comme certains grands artistes, Gil Roman révèle une grande densité humaine; se superposent en lui l'angoisse du monstre de travail et la décontraction de l'enfant rieur.

Béjart à Lausanne: en juin 2013, «Soirée Mahler, Hommage à Jorge Donn» •

Aline Fuchs

Tout un Caprices

Du 8 au 16 mars, L'auditoire sera au Caprices Festival. Les nouveautés 2013.

Cette année, le festival montagnard fête sa dixième édition. L'occasion pour les organisateurs de faire le bilan des points forts et des aspects plus faibles de la manifestation, et de tenter d'y remédier. L'occasion aussi d'offrir une nouvelle visibilité au festival. Non seulement la manifestation s'étendra sur neuf jours au lieu de quatre, mais toute l'infrastructure a été revue pour permettre une plus grande capacité d'accueil et une circulation plus fluide entre les concerts. Le nouveau plan proposera ainsi deux scènes d'un peu plus de 5000 places chacune. Une troisième sera consacrée aux artistes émergents.

Tout pour la hype

En réimplantant la manifestation au mois de mars, le directeur, Maxime Léonard, souligne aussi «une envie de présenter Crans-Montana sous son meilleur jour, afin que les festivaliers puissent pleinement profiter des conditions optimales de la station». Des packages ski et musique seront proposés, ainsi que des après-ski en collaboration avec H&M où l'on pourra assister à des concerts acoustiques en dégustant rien de moins que du *fine food*.

Avec ces nouveautés, le Caprices confirme sa singularité au sein des festivals romands. Événement VIP à même d'attirer la hype internationale, il continuera toutefois de satisfaire le festivalier lambda avec une programmation offerte dans des lieux à taille humaine

Retrouvez notre dossier web en direct du Caprices sur www.auditoire.ch. •

Céline Brichet

Réflexion grinçante sur la crise financière à la Grange de Dorigny

Du 14 au 23 mars, la Grange de Dorigny propose une pièce écrite par Frédéric Lordon et mise en scène par Vincent Bonillo, *D'un retournement l'autre*. Le thème: la crise financière. Et en alexandrins s'il vous plaît.

C'est la panique chez les banquiers: l'écroulement du marché et leur propre faillite sont en passe de se produire à cause des «sub-praïmes», mystérieux instruments qu'ils ont créés eux-mêmes. Un président, se prenant pour Louis XIV et SMS-ant à tout-va, se retrouve alors tout à coup appelé à sauver ces malheureux financiers. La faillite des banques est ainsi évitée grâce à l'Etat qui va cependant bientôt découvrir que lui-même est désormais en faillite à cause de ceux qu'il a justement sauvés de la débâcle. Cela vous dit quelque chose? Gagné: avec *D'un retournement l'autre*, l'économiste Frédéric Lordon a voulu écrire une «comédie sérieuse sur la crise financière».

Pour rendre la pièce convaincante, il

fallait que l'utilisation du théâtre ne fût pas ressentie comme un simple prétexte pour une leçon économique. Bien que la pièce puisse être vue comme «une conférence un peu détournée», comme l'avoue le metteur en scène, Vincent Bonillo, ce sont les caractéristiques mêmes du théâtre qui permettent de donner à la pièce sa particularité et sa force. Son originalité la plus frappante est l'utilisation permanente des alexandrins. Bonillo explique que ceux-ci, employés avec beaucoup de liberté par Lordon, permettent «d'explorer divers territoires». Celui du comique, d'abord, puisqu'une interférence est créée entre un langage noble, ancien et une situation contemporaine pas très reluisante. Cela permet donc «une mise à distance et, par

conséquent, une forme d'ironie».

Cependant, les alexandrins donnent aussi un côté tragique à certaines situations effarantes, dérisoires ou absurdes. L'on rit donc de la crise, mais l'effroi et l'atterrement sont aussi de mise.

Si l'alexandrin renvoie à une forme de théâtre des plus classiques, les personnages, eux, sont dépeints de manière innovante. Ceux-ci n'ont pas de nom mais incarnent des figures archétypiques: les Banquiers, le Président, les Conseillers, le Journaliste, etc. Hormis le personnage du Président, qui renvoie de façon très claire à «Sarko», avec sa mégalomanie et ses envois de SMS impulsifs, aucune figure ne semble posséder de profondeur psychologique mais renvoie plutôt à un

groupe plus large. Pourtant, Bonillo affirme qu'en cherchant à rendre la pièce lisible, les personnages se sont complexifiés et, par conséquent, les relations entre eux aussi. Selon lui, «en travaillant l'humanité de ces figures a priori vides de psychologie, des relations plus imbriquées se sont créées» entre différents personnages qui «interagissent par des codes qu'ils connaissent bien». Cela est notamment le cas pour la relation assez obscure du Journaliste et des Banquiers. La pièce livre ainsi un constat amer mais avec l'espoir d'un autre retournement de la situation: le réveil de la population. •

Sarah Sidman

Le septième art au vert

Le Festival du film vert présente des documentaires aux problématiques actuelles. Durant le mois de février, 24 villes de Suisse, de France et même d'Afrique participaient à cette manifestation. Retour sur le festival, ses buts et enjeux.

Pour sa huitième édition, le Festival du film vert propose une nouvelle fois d'ouvrir les yeux du public sur des thématiques alarmantes liées à l'environnement et à l'écologie. Nicolas Guignard, directeur du festival, souligne pourtant le caractère apolitique de l'association: «Certains films sont certes militants, mais le but est d'informer et de réfléchir en restant critique.»

Né à Orbe en 2006, le jeune festival tient à sensibiliser l'opinion publique en touchant un maximum de personnes par son expansion géographique croissante et en présentant des documentaires, un genre trop souvent réputé peu accessible. Cette année, ce sont ainsi 3 pays, 24 villes et pas moins de 150 projections qui sont prévues. Des thèmes qui reviennent annuellement, tels que l'alimentation, l'eau ou l'énergie, y

sont présentés; mais aussi des sujets plus exclusifs comme l'obsolescence programmée et le *landgrabbing* (acquisitions de terres au Sud par les pays du Nord).

Souvent, après la projection du documentaire, une discussion entre des personnes touchées par la problématique et le public se déroule dans la salle. Présentant l'objet d'un point de vue plus local et donc plus proche des spectateurs, ces débats ont pour but d'«enrichir l'outil d'information» comme le souligne Nicolas Guignard. Un exemple: la discussion ayant eu lieu après l'une des séances du documentaire *Windfall* de Laura Israël (2010), qui remet en question l'utilisation des éoliennes: celles-ci, perçues comme respectueuses de la nature, sont néanmoins à l'origine de nombreux problèmes humains et éthiques. En suivant une



communauté rurale de l'Etat de New York, le documentaire montre leurs nombreux aspects négatifs. Notre responsabilité de citoyens s'éveille lorsque, après avoir été sensibilisés par les expériences d'individus éloignés de nous, l'on découvre que certaines communes du canton de Vaud se battent quotidiennement afin d'éviter une situation semblable. Le Festival du film vert nous montre

que nous pouvons, ensemble, agir pour le bien de notre génération et de celles à venir et nous fait prendre conscience des problèmes environnementaux et sociaux qui nous entourent et qu'il faudra résoudre au plus tôt. Vivement 2014! •

Coraline Kaempf

Jusqu'à ce que Dalí nous sépare

Etats d'âme

Dalí est exposé à Paris jusqu'au 23 mars. L'occasion de redécouvrir une valeur sûre.

Le nom de Dalí évoque en moi plus qu'un souvenir: tout un pan de ma vie. Au cours d'un voyage en Floride (j'avais alors dans les 9 ans), mes parents, ma sœur et moi visitâmes une exposition Dalí – Dalí qui compte certainement parmi les artistes les plus présents sur la scène internationale. Dans la boutique du musée qui terminait le circuit, mon père offrit à ma mère un coffret de parfums et eaux de toilette au design inspiré par les œuvres du créateur catalan. Ces flacons orange, vert et rose pâle aux formes semi-humaines dont un, très étrange, avec un nez pour capuchon et une bouche pour réservoir, ont accompagné ma jeunesse puisqu'ils ornaient les rayonnages de la salle de bain familiale et que ma mère les remplissait

au fur et à mesure d'autres fragrances.

Puis un beau jour mon père est parti, la maison a été vendue et les flacons Dalí débarrassés. Livré à moi-même, j'associe, depuis, l'art de Dalí à la faille du couple de mes parents et au mystère conjugal en général. En visitant hier l'expo Dalí au Centre Pompidou je percevais; en réalité le malaise couvait sous cette passion commune de mes parents pour les excentricités du marquis, eux qui ne pouvaient se rencontrer artistiquement que derrière cette peinture absurde et ces sculptures sans visage. Ma mère y voyait une caravane d'éléphants, mon père une expédition dans le désert. Enfants de cette double illusion, ma sœur et moi avons appris à apprécier



d'autres artistes moins populaires peut-être, mais le grand ordonnateur Dalí veille, et à chaque nouvelle apparition me rappelle la toute-puissance de son charme. •

Samuel Estier

Voyage iconographique

Fenêtres de la Renaissance à nos jours; Fondation de l'Hermitage, exposition du 25 janvier au 20 mai.

La fenêtre est un motif emblématique que nous côtoyons au quotidien. Élément de décor à usages multiples, elle entre dans la peinture lors des recherches sur la perspective menées à la Renaissance et n'a cessé depuis d'être réinterprétée au gré des époques et des courants artistiques pour devenir progressivement un sujet à part entière. Mais le tableau n'est-il pas en lui-même déjà une fenêtre ouverte ?

Une mise en abîme

Déambulant parmi les fenêtres de l'Hermitage nous découvrons leur multiplicité, parfois une présence suggérée, un rai de lumière venant modeler les formes, parfois un reflet dans un verre nous permettant d'entrevoir une ouverture sur un monde extérieur. Plus loin, la vision se fait romantique: nous rencontrons, à la

fenêtre, un individu qui s'abîme dans une méditation teintée de nostalgie, suspendu entre un intérieur familial et le monde extérieur. La fenêtre a une fonction de séparation, mais permet également un aperçu de notre intimité, tel un regard indiscret jeté de l'extérieur vers l'intérieur. Dans la partie de l'exposition située au sous-sol, la fenêtre interroge notre rapport à la définition de l'espace, notre perception du monde et de ses limites. Au tableau succède la photographie, puis l'écran, métaphore contemporaine de la fenêtre, omniprésent dans nos vies actuelles... •

Julie Collet

Gilles Caron, le conflit intérieur

Le Musée de l'Elysée débute sa saison avec force, en proposant une rétrospective inédite de la carrière de Gilles Caron.

Dans les années 1960, Gilles Caron couvre de nombreux conflits pour l'agence photographique Gamma, jusqu'à sa mort, en 1970, lors d'un reportage au Cambodge. A travers 150 images, l'Elysée propose la première grande rétrospective sur la carrière de ce grand nom du photojournalisme.

Talent, ruse, hasard

Viêt-Nam, Biafra, mais aussi Mai 68 ont été immortalisés par l'objectif du reporter. A l'épicentre des combats, il ne montre pourtant que peu d'explosions. Avec beaucoup d'humanité, c'est à travers une série de portraits, par le regard des victimes, que Caron transmet toute la violence des affrontements. Loin de tout sensationnalisme.

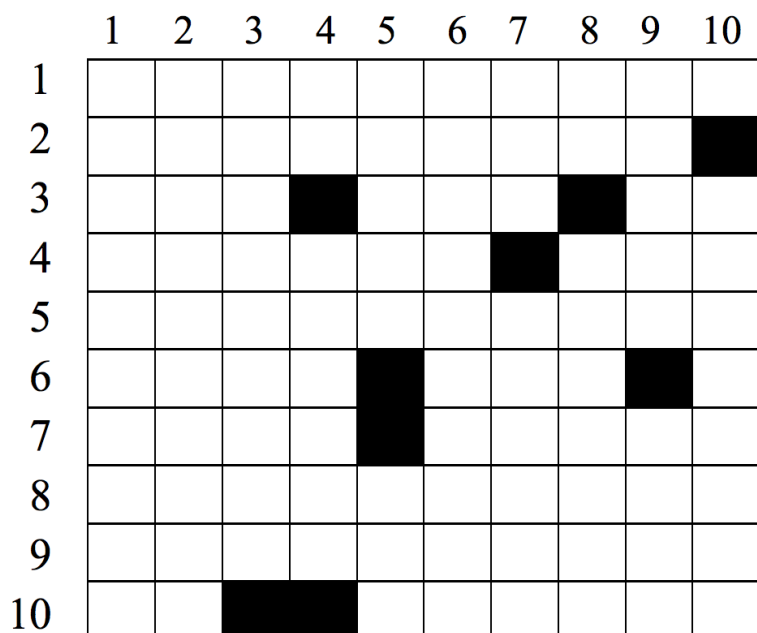
Souvent héroïsé pour sa volonté à se plonger au cœur des conflits, Gilles Caron montre aussi toute la perversité de son métier, qui le pousse à assister à l'horreur comme simple témoin, passif et impuissant. En documentant son quotidien et celui de ses collègues, il ouvre la réflexion sur la légitimité de sa position. L'information justifie-t-elle son acte voyeuriste ?

La visite se termine par un film d'une quarantaine de minutes qui reprend ces questions. Belle mise en perspective de l'exposition, il permet de mieux comprendre le «conflit intérieur» du photographe et d'entrer au cœur de la fabrication de ses images, entre talent, ruse et hasard. •

Céline Brichet



Mots croisés



Par Alexis Rime

Horizontal

1. C'est un petit monde. 2. Orné. 3. Modeste illumination. Conte sans queue ni tête. Constat de décès phonétique. 4. Amassa. Il va de travers. 5. Sortirions. 6. Carré anglais. Touffu. 7. D'un Allemand contre-argumentatif. Teinte. 8. Faciles à avaler. 9. Endurais. 10. Vis. Employasse.

Vertical

1. Condottiere. 2. Inouïs, par conséquent. 3. Pleins de fautes. 4. Cours pour débutant. Organe. 5. Témoignage de générosité. Usé et désordonné. 6. Arrosions. 7. Possèdent. Tapa sur les nerfs. 8. Étain. Approfondiras. 9. Feutre noir. Compte espagnol. 10. Précision.

Solutions

Horizontal
1. MICROCOSME. 2. ENRUBANNE. 3. RAI. 4. CUMULA. 5. EDITERIONS. 6. NINE. 7. DRU. 8. ABER. 9. IRISE. 10. ES. USASSE.
Vertical
1. MERCENAIRE. 2. INAUDIBLES. 3. CRIMINELS. 4. RU. 5. UTERUS. 6. CANARDIONS. 7. ONT. 8. IRRITA. 9. FOUIRAS. 10. JUSTESSE.

Fin des envois automatiques,

Abonnez-vous !

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Informations à retourner à
abogratuit@auditoire.ch

ou à

L'auditoire - bureau 149
Unil, Bâtiment Internef - 1015 Lausanne

N'oubliez pas, vous pouvez aussi nous soutenir à hauteur de n'importe quel montant:
envoyez un mail à abosoutien@auditoire.ch

Les minets sauvages



Chien Méchant Méchant

Vexé que les 120" aient annoncé le mois FM de Fréquence Banane sans piper mot sur son trentième anniversaire, *L'auditoire*, l'ayant mauvaise, s'est laissé aller à ce qu'il sait (au final) le mieux faire: médire. Entre vérités, mauvaise foi et récits de toilettes, nous avons pris plaisir, en tant que petit journal régional (même plus distribué à domicile), à taper sur ceux que toute la Suisse romande des beaufs, des branques et des brêles encense.

Quand vous vous aventuriez dans les couloirs des studios de Couleur3 dans les années 1980, vous pouviez y trouver quelques anarchistes, de la musique novatrice et des substances illicites. Quand vous vous promenez au même endroit aujourd'hui, vous croisez deux minois rasés de près vus la veille au journal télévisé de Darius Rochebin. Cherchez l'erreur.

Photo: Céline Bidet / Montage: Julie Collet

La légende dorée (ou pas)

Il était une fois une fréquence irrévérencieuse sur laquelle se branchaient de jeunes étudiants, en quête de coups de gueule sentant la bière pas fraîche et la nuit blanche. Les parents baisesaient le son et les ados se refilaient sous la jaquette des noms de groupes découverts dans l'après-midi sur la bande FM. Aujourd'hui l'audimat a vieilli et s'est embourgeoisé. Les fans sont à présent des trentenaires dépressifs, devenus cadres d'entreprise ou journalistes au *Matin Dimanche*. Ils écoutent Couleur3 dans leur salon sur leur installation high-tech, pendant qu'ils torchent le petit dernier et qu'ils discutent cuisine autour de plats assaisonnés au poivre Jamie Oliver.

Le mode de direction des programmes ayant changé, la tendance générale allant à l'uniformisation, il faut parfois se pincer quand l'écran de l'autoradio affiche bien «Couleur3», alors qu'on pensait écouter «un Maaax de tubes sur Virgin Rayy-di-o». Même si quelques bons programmes persistent, encastés entre des plages de musiques inaudibles, on a le droit de rester interdit devant les chroniques «humoristiques» (haha) de l'après-midi.

Les deux Vincent ou la bête à deux dos

Voilà quelque temps qu'ont débarqué sur nos écrans d'ordinateur deux énergumènes au plumage pas si revêche que ça. Tout d'abord un mâle estampillé «Unil» qui montre de temps à autre un peu du gras de son bide, ce ventre qui,



il y a quelques années, devait être moins mou et faire effet sur deux-trois minettes dans les girones du Nord vaudois (on a le droit de rêver). Ensuite, il y a un fringant fils d'UDC (oui, oui, d'accord, c'est facile, mais tellement bon), diplômé de l'ECAL (vivre stérile de *hipsters* cocainés), à la chemise labellisée BHL - la marque de luxe et l'«intelligence» en moins.

Les Nouvelles Stars

Cinq minutes pas connes de dérision, d'écriture et d'improvisation tous les jours, rien à dire. Des personnages locaux, pas politiquement corrects, de gauche et de droite, aux accents plus vrais que nature, chapeau. Des accents délicieux servis par un comédien vachement

bon, bravo. Mais les déferlements, surtout médiatiques, ça vous donne le tournis, et vous n'avez bientôt qu'une envie: vomir à la gueule des minettes qui adulent la frimousse de Mr Veillon. Celui ou celle qui aime un peu la radio est vite pris d'une hystérie intérieure en écoutant des individus prépubères dire qu'ils adoorent Couleur3 parce qu'ils regardent 120". C'est un peu comme l'ado portant un T-shirt H&M à langue rollingstonienne qui se dit fan de vrai Rock'n'roll parce qu'il a écouté une chanson de The Who (dans le générique des *Experts: Miami...*) •

La rédaction